

Après les "Municipales"

« Plus bête que les bêtes, plus moutonnier que les moutons, l'électeur nomme son boucher et choisit son bourgeois. Il a fait des révolutions pour conquérir ce droit. »

(Octave Mirbeau)

La campagne pour les municipales est terminée. Le bon peuple, un instant distrait de ses occupations, va se rendormir en attendant que s'ouvre celle pour les présidentielles. Mais quel enseignement pouvons-nous tirer de cette consultation ? Oh ! entendons-nous bien, peu nous importe d'examiner les gains et pertes de tel ou tel parti, de telle ou telle coalition éphémère, surtout qu'avec 130 combinaisons possibles, y'aurait de quoi tartiner un sacré roman, seulement, ça ne m'inspire pas, et je laisse cette noble tâche aux petits pisse-copie à la tête un tantinet enflée. Pour plus d'informations, vous n'avez qu'à consulter votre quotidien habituel...

Non, ce qui nous intéresse, ce n'est pas de savoir pour quelles raisons Herzog a ramassé la pilule à Lyon. Que Delfino se soit fait éjecter de Nice ou que Defferre ait conservé la mairie de Marseille n'offre, pour nous, aucune espèce d'intérêt. Ce qui est important, c'est l'examen de la réaction de ce que l'on appelle « le corps électoral », c'est-à-dire l'ensemble des braves couillons qui, à chaque occasion, se précipitent sur les bureaux de vote comme la vérole sur le bas-clergé, et, la bave aux lèvres, jouissent en déchargeant leur bulletin dans l'urne.

Il faut le voir, ce fanatique de l'isoloir, sortir, torse bombé, tout fier d'avoir accompli son « devoir de citoyen », tout content de lui et nullement impatient de connaître le résultat du scrutin car, à vrai dire, il s'en fout. Ce qui lui importe, c'est de voter, c'est d'exercer SON DROIT. Pour n'importe qui, pour n'importe quoi. Le premier Pompidou venu le satisfait. Et le soir, devant sa télé, il avalera son potage sous l'œil vitreux de Frey monologuant sur « l'extraordinaire stabilité du corps électoral », pendant que, du fond de leur coffre-fort, quelques beaux messieurs dont on ne parle guère se réjouiront, eux, de l'extraordinaire connerie de ce même corps électoral qui leur permet de continuer de se remplir tranquillement la bedaine à la santé du « peuple souverain ».

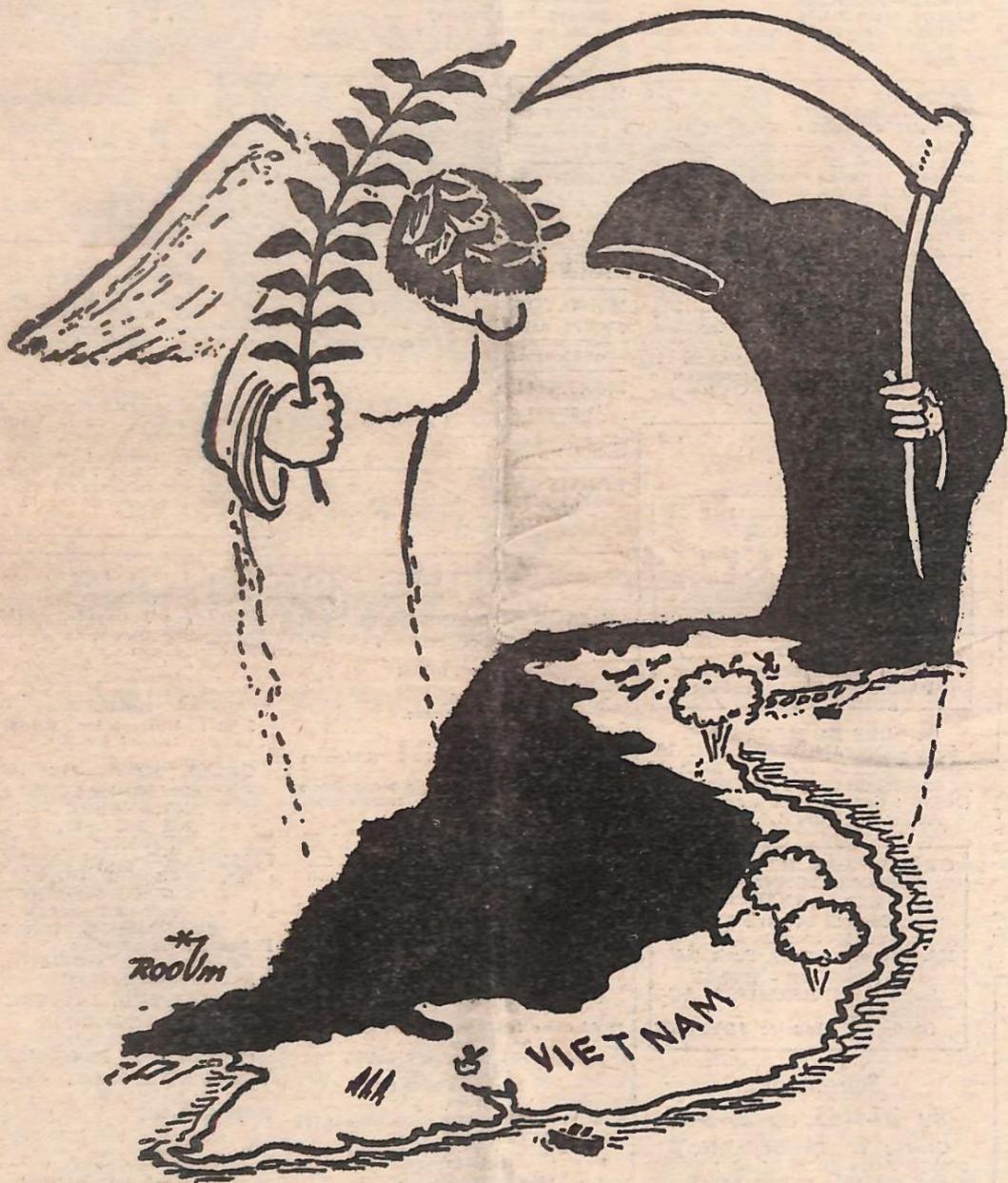
Ce qui étonne prodigieusement, c'est qu'après « les innombrables expériences, après les scandales journaliers, il puisse exister encore un électeur, un seul électeur, cet animal irrationnel, inorganique, hallucinant, qui consente à se déranger de ses affaires, de ses rêves ou de ses plaisirs pour voter en faveur de quelqu'un ou de quelque chose... (1) « avec la seule perspective de recevoir, en échange, des emmerdements, des coups de pied au cul, sans parler de l'éventualité d'être, un jour, totalement désintégré... »

Décidément, la connerie humaine est un gouffre insondable. Quand on croit être arrivé au fond, on repart en sens inverse, et on se baguenaude là-dedans comme un ludion dans une bouteille. Alors, tout est-il perdu ? N'y a-t-il plus d'espoir de sortir de l'ornière ? Une chose est certaine : le suffrage universel est un système en faillite, un bluff gigantesque, déjà un cadavre. Tôt ou tard, inéluctablement, il faudra bien se tourner vers autre chose. Ce que sera cet « autre chose », nous l'ignorons. Ce ne sera pas l'anarchie, ni rien de ce que pourquoi, nous, anarchistes, combattons. Il ne faut pas se payer d'illusions. Non. Mais, pour rechercher cet autre chose, l'individu devra, nécessairement, se révolter contre ses propres principes, contre ses propres habitudes. En un mot, devenir **DISPONIBLE**. Et c'est cela qui est terriblement important.

Oui, il est important, il est vital que l'individu fasse cet effort de réflexion, qu'il comprenne enfin que le simple fait de se décharger de ses responsabilités sur le dos du premier peigne-zizi venu, c'est, déjà, un signe d'esclavage. Et si on a cru bon de l'élever dans le respect de ces institutions, à grand coup d'ancêtres « morts pour obtenir le droit de vote » (alors que ces mêmes types luttèrent tout simplement pour ne pas crever de faim), c'est qu'un certain nombre de zigotos trouvent, dans l'aliénation de leurs semblables le ferment indispensable à la réussite de leurs actions personnelles.

Après les Municipales ? Rien de plus qu'avant, rien de moins. Si ce n'est le lent cheminement qui, peu à peu, fait pencher l'édifice qui ne manquera pas, un jour ou l'autre, de se casser la gueule.

Gérard SCHAAFS



D'APRES LE JOURNAL « PEACE NEWS »

L'AUTODÉFENSE PAYSANNE

LES ORIGINES DU SYNDICALISME
EN AMÉRIQUE LATINE

LE "NOUVEAU" NOUVEAU ROMAN AMÉRICAIN

LA GESTION OUVRIÈRE

(1) Octave Mirbeau « La Grève des Electeurs ».

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez

3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone : VOLtaire 34-08

Les frais de port sont à notre charge (Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 F aux prix indiqués.)

- ANGEL P. : Essais sur G. Sorel 9
- BAKOUNINE : Michel Bakounine et l'Italie (1871-1872) T. I 86 T. II 79
- BENOIST-MECHIN : Mustapha Kema (Livre de poche).
- BERNSTEIN E. : Ferdinand Lasalle 7
- BERTH E. : Les méfaits des intellectuels 10 Du « Capital » aux « Réflexions sur la violence ». Les derniers aspects du socialisme 4
- BONTEMPS C. A. : L'homme et la propriété.. 5
- BOURDET Y. : Communisme et maxisme. Edit. Michel Brient.
- BOURGEOIS N. : Les théories du droit international chez Proudhon. 6
- BRIQUET J. : Agricole Perdiguer, compagnon du tour de France 1805-1875 18
- DERY : Imre Nagy (la révolution hongroise) 16,50
- DESSAL M. : Un révolutionnaire jacobin, Charles Delescluze. 18
- DOLLEANS E. : Le chartisme (1831-1848). 15
- ECRITS SUR L'ANARCHIE: (Edition Seghers) 4,40
- FAUCIER N. : La Presse quotidienne 12
- GAFFIOT M. : Les théories d'Anatole France sur l'organisation sociale de son temps 5
- GRANT G. : Pour connaître la pensée de Proudhon 3,90
- GUILLEMINAULT et A. MAHE : L'épopée de la Révolte .. 25
- HAUPTMANN : Marx et Proudhon 3
- HEM DAY : Hommage à G. Eekhoud .. William Godwin, philosophe de la justice et de la liberté 3
- JOYEUX Maurice : Le Consulat Polonais (éd. Calmann-Lévy) 6,10
- LES GRANDS EDUCATEURS : Marx en Engels, Jaurès, Saint-Simon, Owen, Thierry, Proudhon, Ferrer 1
- MARX K. : Le manifeste du parti communiste 2
- MARX K. et PROUDHON : Misère de la philosophie et philosophie de la misère. 6,60
- MAZARIC : Babeuf et la conspiration du silence 8
- MORTON A.L. : L'utopie anglaise. (F. Maspero éd.) .
- PERDIGNIER A. : Mémoire d'un compagnon. 4,50
- PLANCHE : La Vie de Louise Michel. 6
- POPREN M. : Syndicats et luttes ouvrières au pays d'Anjou. AMIS D'ELISEE RECLUS : Les Frères Reclus.
- ROMAIN E. : Mahatma Gandhi 6
- RUSSEL F. : L'Affaire Sacco-Vanzetti. (Robert Laffont, éd.) .
- LA FIN DOULOUREUSE DE SEBASTIEN FAURE. 4
- SERGEANT A. : Un anarchiste de la belle époque: Alexandre Jacob 5
- STOINOFF J. : Chamfort, sa vie, son œuvre, sa pensée 6,50
- THOMAS E. : Les Pétroleuses (Gallimard, éd.)

VIE DE LA FÉDÉRATION

PARIS

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
Réunion du groupe, samedi 10 avril à 17 heures précises, 110, passage Ramey, Paris (18^e).
Ordre du jour : Notre propagande, discussion sur le M.L., nos camarades emprisonnés. Le quart d'heure du militant sera assuré par le camarade Joyeux sur la Gestion ouvrière.

GROUPE DE LIAISONS INTERNATIONALES
Réunion habituellement les 1^{er}, 3^e et 5^e samedis du mois.
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES
Pour tous renseignements, écrire, 110, passage Ramey, Paris (18^e) ou téléphoner à ORN. 57-89.

GROUPE LIBERTAIRE DURUTTI
Réunion chaque vendredi. Pour tous renseignements, écrire ou prendre contact avec Claude MICHEL, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
Les militants du Groupe Durutti doivent prendre contact avec les camarades du Lycée Voltaire en vue d'une action commune.

GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANEE
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES
Ce groupe se réunit chaque semaine dans le 13^e arrondissement.
Pour tous renseignements, écrire au camarade PEREZ Richard, Poste restante, Paris 118.

GROUPE DE LA TRIBUNE D'ACTION CULTURELLE
Réunion tous les jeudis à 17 heures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
Le groupe répond à tout le courrier qui lui est adressé et essaie d'avoir des discussions dans les plus larges domaines.

RÉGION PARISIENNE

ASNIERES GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Mairie (deuxième et quatrième mercredis).

LAGNY GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION SOCIALES
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui transmettra aux responsables.

MONTREUIL-SOUS-BOIS ET ENVIRONS GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à Robert PANNIER, 244, rue de Romainville, à Montreuil.

VERSAILLES GROUPE FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, écrire à C. Foyolle, 24, rue des Condamines. Versailles (S.-et-O.).

GROUPE JEAN GRAVE
Ecrire au G.E.E.A., 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui transmettra.

PROVINCE

ANGERS-TRELAZE GROUPE ANARCHISTE
Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie

BORDEAUX GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h 30.
Pour tout ce qui concerne les groupes F.A., J.L. et l'école rationaliste Francisco-Ferrer, s'adresser à : PEYRAUT Yves, 15, rue A.-Blanqui, CENON (Gironde).

CAEN GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser à J.-L. PARMETIER, 126, rue Coponière, CAEN (Calvados).
GROUPE ANARCHISTE (CALVADOS)
Pour tous renseignements s'adresser à J.-P. Belliard, Ecole à Courson par St-Sever (Calvados).

Activité des groupes

LE GROUPE BAKOUNINE tiendra une conférence sur le thème :
DANS LE CADRE DE LA CAMPAGNE ANTI-LECTORALE organisée par la région anarchiste autonome Rhones-Alpes.
LA GESTION LIBERTAIRE DE LA COMMUNE café Bonier, 5, r. Neuve (Lyon), pour la date, consulter la presse locale.

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
23 avril, à 21 h précises
110, passage Ramey, Paris-18^e.
Causerie-débat avec projections par **JEAN-PHILIPPE MARTIN**
Sujet : **LA VIE SOCIALE EN U.S.A. PAR UN SYNDICALISTE**

GROUPE DE MONTREUIL
REUNION ANNIVERSAIRE LE MERCREDI 31 MARS à 20 h 45 au sous-sol du Café « LE REGENT » (Métro : Croix-de-Chavaux).
AVEC MAURICE LAISANT.

GROUPE DES JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES
Samedi 24 avril à 15 heures
110, Passage Ramey, Paris (18^e)
CONFERENCE - DEBAT
Sujet : L'ANARCHISME AU JOURD'HUI
Orateur : Maurice JOYEUX.

Souscription du 20-1-65 au 20-3-65

Groupe de Thionville, 30 F ; groupe Amis du M.L., 50 ; groupe d'Asnières, 44 ; groupe liaisons internationales, 100 ; groupe Amis du Maine-et-Loire, 50 ; Groupe de Lille, 30 ; groupe de Toulouse, 200 ; groupe de St-Etienne, 26 ; groupe Jules-Durand, 50 ; groupe Angers-Trélazé, 50 ; groupe d'Asnières, 15 ; groupe de Thionville, 20 ; groupe de Lorient, 50 ; groupe espérantiste, 5 ; groupe liaisons internationales, 10 ; Sario Vicente, 5 ; Reillé, 5 ; Menez Suzanne, 5 ; Jacquemin Pierre, 20 ; Bouvyet Maurice, 15 ; Natalis, 50 ; Gilbert Albert, 4 ; Anonyme, 25 ; B. B., 300 ; Despeyroux, 5 ; Bianco Lilyane, 4 ; Volas, 10 ; Benco, 5 ; X., 29,20 ; Deltheuil, 10 ; Caballero Catherine, 10 ; Vailland Bernard, 15 ; Bon Robert, 5 ; Idelot, 10 ; Médallier, 4 ; Simon R., 5 ; Le Comte, 10 ; Ganin, 5 ; Blot, 10 ; Asiselo, 5 ; Queille, 40 ; Segouffin René, 5 ; Salamero J., 25 ; « En passant », 100 ; Floristan Julian, 10 ; Emery, 2 ; Mahé Jean, 5 ; Piron Louis, 10 ; Grosusso, 10 ; Augé Maurice, 10 ; Blachère Jacky, 40 ; Munoz, 2 ; Thieffine Maurice, 5 ; Grall Michel, 20 ; Baila, 30 ; Rivry André, 10 ; Zapata Miguel, 10 ; Miriel René-Michel, 2 ; Bianco René, 1,40 ; P. B., 300 ; Carretier, 150 ; Fabrègues, 10 ; Sarazin Louis, 26 ; Bruno J.-Cl., 200 ; Brest J.-J., 10 ; Gérardin Henriette, 5 ; Legros Edmond, 3 ; Jourda, 2,50 ; Caballero, 10 ; Cova, 8 ; X., 7,35 ; Fournier, 4 ; Caballero Marius, 5 ; Vailland Bernard, 10 ; Bianco René, 2 ; Boudet, 5 ; Stephen Mac Say, 20 ; Verrières, 50 ; Chevraux, 4 ; Lapeyre A., 100 ; Voyageur, 150 ; Taupinard François, 5.

GROUPE ANARCHISTE D'ASNIERES
Conférence publique avec **MAURICE JOYEUX**
Sujet : **ALBERT CAMUS « L'Homme révolté »**
Vendredi 9 avril 1965 à 20 h. Salle du centre administratif, Place de la Mairie, Asnières (Seine).

GROUPE ANARCHISTE de MONTLUÇON - COMMENTRY
Dimanche 18 avril à 9 h 30
Conférence publique avec **MAURICE JOYEUX**
sujet : **ALBERT CAMUS et « L'Homme révolté »**

GROUPE LIBERTAIRE DURUTTI
Conférence
Mercredi 28 avril à 21 h précises
24, rue Sainte-Marthe, Paris-10^e (métro Colonel Fabien ou Belleville)
avec **MAURICE JOYEUX**
sujet : **CE QUE SONT LES ANARCHISTES.**

CARCASSONNE GROUPE HAN RYNER
Pour tous renseignements, s'adresser à Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

EVREUX FONDATION D'UN GROUPE LIBERTAIRE DE L'EUROPE
Un groupe anarchiste est en formation à Evreux (Eure). Pour tous renseignements, écrire à Lefèvre, 3, rue Ternaux qui transmettra.

GRENOBLE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE SPARTACUS
S'adresser à KRAVIS, 162, rue Léon-Jouhaux, à GRENOBLE (Isère).

Formation d'un cercle anarchiste d'Etude et de discussions pour les cantons de la Chartre et St-Calais (Sarthe).
S'adresser à SENEZ, La Chapelle-Gaugain (Sarthe).

LORIENT GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser G. H., 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui transmettra aux responsables.

LYON GROUPE ELISEE RECLUS
Adressez toute correspondance au secrétaire AVIAS Raoul, 56, rue Pierre-Sémard, Oullins (Rhône).
GROUPE BAKOUNINE. Réunion tous les vendredis à 20 h 30. S'adresser à Alain Thévenet, 12, rue Duhamel, Lyon (2^e).

LILLE GROUPE FEDERATION ANARCHISTE
S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

MARSEILLE
Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE-CENTRE, MARSEILLE-ST-ANTOINE, JEUNES LIBERTAIRES, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L. René LOUIS, 13, rue de l'Académie, MARSEILLE (1^{er}).

MONTLUÇON-COMMENTRY GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis Malfant, rue de la Pêcherie, à COMMENTRY (Allier).

MONTPELLIER
Un groupe anarchiste est en formation à Montpellier, pour tous renseignements, écrire à Maurice Joyeux, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

NANTES GROUPE FERNAND PELLOUTIER
Secrétaire, Louis SIMIER, 44, rue de Sèvres, à NANTES (Loire-Atlantique).

PRÈS DE NOUS

LES GRANDES CONFÉRENCES DE PARIS
Conférences publiques avec **MAURICE JOYEUX**

1^{er} avril : à BRIVE à 18 h 15. à LIMOGES à 21 heures.
2^e avril : à POITIERS à 21 heures.
Sujet : **ALBERT CAMUS (L'Homme Révolté).**
(consulter les affiches et la presse locale pour le lieu de chaque conférence)

FOYER INDIVIDUALISTE d'Etudes Sociales
Le dimanche 11 avril à 14 h 30 au café St-Séverin (salle du sous-sol) 3, place St-Michel, à Paris
A l'occasion de la sortie du livre « Le Crépuscule des Magiciens », édité par l'Union Rationaliste

Conférence de **YVES GALIFRET** du Collège de France à propos de la Revue « Planète »

le Réalisme fantastique contre la Culture
* **AMIS DE SEBASTIEN FAURE** causerie avec **Remo MAGNANI** sujet :

L'ESPERANTO LANGUE DE L'HUMANITE samedi 10 avril, à 15 h 30 24, rue Ste-Marthe, Paris
CONFÉRENCE
Le 25 avril à 15 heures
sujet : **LES AMUSE-GUEULE DU CONCILE** par Aristide LAPEYRE café « Le Tambour », place de la Bastille

SENNACIECA ASOCIO TUTMONDA (S.A.T., Association espérantiste se réclamant des doctrines ouvrières et anationalistes) rappelle qu'elle organise cette année deux congrès d'Esperanto, l'un régional qui aura lieu à Nancy du 17 au 20 avril, le second, universel, qui aura lieu à Karlsruhe du 31 juillet au 8 août.
Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à S.A.T., 67, av. Gambetta, Paris (20^e).

ASSOCIATION CONTRE LA PEINE DE MORT SECTION DE TOULOUSE
D'ores et déjà, retenez la soirée du vendredi 14 mai, pour le grand meeting présidé par Jean Rostand avec Georgie Viennet, Daniel Mayer, Claudius-Petit, etc.

LA LIAISON DES ETUDIANTS ANARCHISTES
ORGANISE UN DEBAT PUBLIC ET CONTRADICTOIRE : **ESPAGNE 65**
LIBERALISATION OU REVOLUTION ?
Le VENDREDI 2 AVRIL à 20 h 30 24, rue Sainte-Marthe, PARIS (10^e) (Métro : Belleville)

GALA ANNUEL DE LA C.N.T.
organisé par nos camarades espagnols au Palais de la Mutualité dimanche 11 avril à 14 h 30
Un programme magnifique présenté par Simone Chobillon avec des grands artistes de la scène parisienne Régie artistique : Susy Chevet. Entrée : 6 F
Retirer ses places 24, rue Ste-Marthe, Paris (10^e) ou 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

NORMANDIE
Sections à Barentin, Louviers, Le Havre, Rouen.
GROUPE JULES DURAND
A Rouen, exposés, débats publics tous les 2^e mardis de chaque mois au café Le Château d'Eau, place de Gaule, à 21 heures.
S'adresser à A. Dauguet, 41, rue du Contrat-Social, ROUEN (Snc-Maritime).

OYONNAX GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris (11^e)).

LORRAINE GROUPE ANARCHISTE
Sections de Metz et Thionville
Pour tous renseignements, s'adresser au groupe Liaisons Internationales, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

SAINT-ETIENNE GROUPE LIBERTAIRE
Réunion à 20 h 30, 24, rue Rouget-de-Lisle, les vendredis 12 et 26 mars, salle au 1^{er} étage. En dehors de ces dates, s'adresser au camarade H. Frey-dure, 21, rue Ferdinand, SAINT-ETIENNE (Loire).

STRASBOURG GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

TOULOUSE GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser J.-C. BRUNO, 41, rue Camille-Desmoullins, TOULOUSE (Haute-Garonne).

GENEVE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE ROMAND
Renseignements : J. UVIGNIER, 45, bd Saint-Georges, GENEVE.

LAUSANNE GROUPE ANARCHISTE
S'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e), naux, Paris (11^e)

LIEGE GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE
S'adresser à NATALIS, 220, rue Vivegnis, Liège (Belgique).

F.A. TRESORERIE
Militants de la F.A., pour notre mouvement la propagande est vitale, n'attendez pas pour régler vos cotisations au C.C.P. de la Trésorerie. Merci d'avance
Faugerat James, 3, rue Ternaux, Paris (11^e). C.C.P. 7 334-77 Paris.
Cotisation minimum : 1 franc par mois et par adhérent ou 12 francs par an.

ASSOCIATION « CULTURE ET LIBERTE »
Conférence
Dimanche 4 avril à 9 h 30 précises
Vieille Bourse du Travail
salle Pelloutier, 1^{er} étage
13, rue de l'Académie
MARSEILLE
Sujet : L'outogestion libertaire par **Daniel GUERIN.**
*
Comité pour l'Espagne libre :
GRAND MEETING ANTIFRANQUISTE AU PALLADIUM DE MONTPELLIER.
DIMANCHE MATIN 2 MAI à 9 h 30 SOUS LA PRESIDENCE DE ERNEST KAHANE
Secrétaire général de l'Union Rationaliste
Prendront la parole :
CH.-AUG. BONTEMPS DENIS FORESTIER ARISTIDE LAPEYRE MORVAN LEBESQUE RODOLPHE LLOPIS et FEDERICA MONTSENY VENEZ NOMBREUX.
*
NOISY-LE-SEC
Mercredi 7 avril à 21 heures
Maison des Jeunes
43, rue de Bobigny
Débat sur l'anarchie avec **Maurice Laisant**
*
Venez visiter l'Exposition présentée par la Libre Pensée « DE L'ESCLAVAGE VERS LA LIBERTE ».
Réunion de documents d'époque, affiches, photos, journaux, revues, textes, montages, etc., qui évoquent les grands problèmes, les grandes luttes d'hier et d'aujourd'hui.
Une riche documentation sur l'Ecole, l'Espagne, l'Eglise, les Jésuites, Lourdes, Fatima, les Superstitions, l'Affaire Dreyfus, le Cléricalisme, l'Anti-Cléricalisme, etc... etc.
L'inauguration aura lieu le **SAMEDI 24 AVRIL à 17 heures.** Le public pourra la visiter du 25 AVRIL au 1^{er} MAI 1965 inclus, de 10 heures du matin à 23 heures sans interruption.
SALONS DE L'HOTEL MODERNE
8 bis, place de la République, Paris.
Deux conférences publiques auront lieu dans la même salle,
1^o Le mardi 27 avril à 20 h 45 par **André Arru** « La faillite des religions.
2^o Le vendredi 30 avril à 20 h 45 par **René Labregère** « La libre-pensée et l'actualité sociale ».

LE "M. L." S'AGRANDIT

A partir du prochain numéro, daté du 1^{er} mai 1965, le « Monde Libertaire » paraîtra sur seize pages, soit quatre pages supplémentaires.

Nous avons pris cette décision, conscients de la nécessité où se trouve la Fédération anarchiste d'offrir à ses lecteurs un journal de combat plus complet, plus riche, plus vivant.

Notre effort portera sur l'étude des problèmes de notre temps et la recherche de solutions libertaires et, d'autre part, une plus large place sera réservée à l'actualité et des personnalités connues (écrivains, hommes de science, etc.) seront interviewées sur les problèmes de l'heure.

Evidemment, pour parvenir à ce résultat, nous ne pouvions faire autrement qu'augmenter le prix du journal. Bien que nous réduisions nos

frais généraux au strict minimum, bien que l'équipe de rédacteurs soit bénévole, notre situation financière reste critique. Surtout que nous nous refuserons toujours à offrir à nos lecteurs un « Monde Libertaire » avili par la publicité mercantile.

C'est pourquoi nous avons été contraints de porter le prix de l'exemplaire à 2 F, l'abonnement à 12 numéros à 20 F, l'abonnement à 6 numéros à 10 F.

Nous sommes persuadés que nos lecteurs continueront d'apporter une aide grandissante à notre journal — leur journal — afin que les idées libertaires progressent et puissent occuper, enfin, la place qui leur est due.

LE MONDE LIBERTAIRE.

A Moscou, ils ont crié "à bas les flics"

C'est certes pas d'hier que la Russie s'est déconsidérée aux yeux des hommes libres.

Des félicitations de Staline au fasciste Pierre Laval en 1936 à l'assassinat de la Révolution hongroise — en passant par la poignée de mains Staline-Hitler et par l'agression de la Finlande — la politique de l'U.R.S.S. n'a été qu'un perpétuel reniement et une trahison sans fin.

Je ne parle pas ici de tous les crimes sur lesquels les nouveaux tsars de la Russie ont assis leur puissance : massacre de Kronstadt, extermination de la Lithuanie, déportation et assassinat des militants anarchistes, non plus que de toutes les exactions dont, par la suite ils se sont rendus coupables en livrant les réfugiés politiques à leurs compères Hitler et Mussolini, ou en maquignonnant, à ce dernier, le pétrole qui lui permettait de poursuivre, sous le signe de la guerre et du fascisme, sa croisade « civilisatrice » en Abyssinie.

Cependant, devant l'accumulation d'un pareil étalage antirévolutionnaire, les adeptes de la nouvelle religion conservaient la foi qui, si elle déplace les montagnes, est aveugle à toutes les réalités.

Pour tous ces envoûtés : crétiens moyens ou intellectuels en état de catalepsie mentale, il n'y avait pas, il ne pouvait pas y avoir d'autres vérités que celles venant d'au-delà du Don.

Le sens critique n'existait pas, l'examen des faits était blasphématoire, le moindre doute émis sur le système classait celui qui osait l'émettre au rang des traîtres et des renégats.

Hors de l'Eglise d'U.R.S.S. (comme de l'autre) point de salut !

Tout devait y être honoré, admiré, sanctifié : contradictions, tractations, compromissions, trahisons, tout était admis... que dis-je admis : louangé et consacré, dès que cela émanait d'un des maîtres de la destinée de ce qui restait de la Révolution russe.

Ce que l'on admirait en elle, ce que l'on suivait d'elle, ce n'était plus que la dévotion à un souvenir et, semblables à leurs concurrents en agenouillements infantiles, les communistes se seraient volontiers écriés, comme saint Augustin : « Je crois parce que c'est inepte ».

Aujourd'hui, une fois de plus, la réalité vient s'opposer aux affirmations mensongères et aux prétentions révolutionnaires du système.

Le gouvernement d'U.R.S.S., complice de tous les gouvernements du monde, a protégé l'ambassade d'Amérique de la révolte du peuple et a chargé sur celui-ci.

Quand, dans un mouvement de légitime colère, ce peuple (celui d'U.R.S.S. s'il vous plaît ! celui de cette terre taboue) a protesté contre la guerre qui, chaque jour couche de nouvelles victimes en Extrême-Orient, qu'a-t-il trouvé devant lui ? La police russe, défenseur et soutien du capitalisme mondial, si généreusement honni d'autre part.

Et la foule a crié « A bas la police ! », elle a retrouvé la parole venue du plus lointain des temps, la voix de l'homme libre qui, lorsqu'il tente de s'affranchir de ses chaînes, se trouve face à face avec les plats valets, les servants, les chiens de garde du régime, qu'il s'agisse du passé ou du présent, qu'il soit de l'Est ou de l'Ouest.

Il a conspué le flic, le flic toujours semblable, honte et produit des États, et par lequel ils peuvent faire régner leur arbitraire et leur despotisme.

La frontière éternelle et inéluctable s'est une fois de plus manifestée à la vue des hommes de tous les pays.

Celle qui met d'un côté l'Internationale des gouvernants et des capitalistes (toujours étroitement unis, en dépit de leurs apparentes querelles), de l'autre la multitude des exploités qui paient la note des États et aussi de leur passivité.

Celle qui dresse au regard de qui n'est pas aveugle, ou ne veut pas se laisser aveugler, un rempart de flics entre les défenseurs d'ambassades et la masse qui vient manifester pour la plus légitime des causes : la Paix.

Devant une pareille et aussi visuelle évidence, les yeux les plus obtinés à ne pas voir ne vont-ils pas se dessiller ?

Je ne puis séparer cette manifestation de celle du 9 janvier 1905 où, sur la place du Palais-d'Hiver, le tsar fit mitrailler le peuple.

La conclusion qu'en tirait Voline trouve ici sa place :

« Un paradoxe historique de plus ! En 1881, les révolutionnaires assassinent le tsar pour tuer la légende. Elle survit. Vingt-quatre ans après, c'est le tsar lui-même qui la tue » (1).

En chargeant la foule et en permettant au peuple de crier « A bas la police ! », les nouveaux seigneurs moscovites n'ont-ils pas tué la légende d'une Union des Républiques Socialistes des Soviets ?

Si demain une révolution devait éclater en Russie, il n'est pas à douter que les puissances financières, même les plus opposées en principe, offriraient leur aide au gouvernement en place (de même ils auraient offert leur aide ouverte ou inavouée à Hitler, à la veille de la guerre, si un soulèvement allemand l'avait menacé).

A ceux qui accuseraient une telle affirmation d'être un paradoxe ou une démagogie, je rappellerai l'Histoire :

— 1871 : la Commune éclate en France et le Prussien Bismarck offre ses bons offices à son ennemi M. Thiers, pour étouffer la rébellion.

— 1918 : le peuple allemand aspire à son affranchissement et la République de Weimar est assassinée sous les baïonnettes françaises.

Pourquoi cela changerait-il ? ou mieux : cela ne peut pas changer ; c'est dans l'ordre.

Mais un autre problème se pose, non pour les gouvernants (dont la voie est tracée), mais pour les peuples.

Quelle serait l'attitude de tous les Partis Communistes du Monde et des organisations satellites qui, aveuglément, gravitent dans leur orbite ?

Dans l'état actuel des choses, je crains fort que, derrière tous les États, toutes les polices, tous les capitalismes, ils ne soient contre le peuple.

Je crains fort que, partie intégrante de ce peuple, mais émasculés de tout instinct révolutionnaire, abrutis de propagande (il vaudrait mieux dire de publicité), religieux d'une nouvelle divinité, ils en soient les aveugles défenseurs même contre la réalité, même contre leurs frères de chair et de sang, souffrant comme eux, exploités comme eux et, comme eux en lutte contre les pouvoirs coercitifs qui s'arrogent le droit de parler en leur nom. Quand la conscience de leur état, quand la solidarité qui les unit (ou devrait les unir) à tous les travailleurs du globe, quand cette évidence que les États sont toujours réactionnaires, quand tout cela chassera-t-il les brumes de leur cerveau et les fera-t-il se ranger du côté des révoltés, de tous les révoltés, même s'ils le sont contre les imposteurs qui règnent au nom de la Révolution ?

Sera-ce avec retard, entre les barbelés d'un camp de concentration, face à face sur des champs de bataille ou avant d'en arriver là, dans un sursaut d'esprit révolutionnaire, concentration, face à face sur des champs de bataille ou, gardent les privilèges financiers et politiques nationaux ou internationaux et font matraquer le peuple quand ils ne l'assassinent pas ?

Maurice LAISANT.

(1) La Révolution inconnue, page 76.

CONTRE TOUTES LES BOMBES...

Marche de la paix Aix-Marseille

QUELQUE deux cents personnes environ se sont réunies à Aix, à l'appel de plusieurs organisations :
— Action Civique Non Violente
— Mouvement de la Paix
— Mouvement contre l'armement atomique
— Fédération Anarchiste
— Fédération de l'Éducation Nationale
— Anarchiste en non-violence.

Après un rassemblement, de 9 h 30 à 10 h, au cours duquel furent convenues des consignes à observer en cas d'intervention de la police (jour d'élection ; toute manifestation interdite) ou de contre-manifestants, les participants se sont scindés en deux groupes qui circulèrent dans les rues de la ville, avec des pancartes et des banderoles.

Vers les 11 heures, une centaine de marcheurs, dont un quart sont anarchistes, prennent la route de Marseille, en file indienne, tous porteurs de pancartes sur lesquelles on peut lire des slogans tels que :

« Non aux armes nucléaires de tous les pays. »
« Faisons respecter notre volonté de paix. »
« La bombe atomique est un four crématoire pour des villes entières », etc.

A 13 h 30, les marcheurs s'arrêtent pour pique-niquer à Septèmes, puis reprennent la route pour se regrouper

à Marseille, dans le quartier le plus populaire, où les attendent des « troupes » fraîches, et une quinzaine de distributeurs du tract qui explique à la population la motivation de la Marche.

Puis c'est un long défilé dans les rues de Marseille particulièrement animées à cette heure de l'après-midi, descente des escaliers de la gare Saint-Charles, création d'embouteillages au milieu desquels les automobilistes, pour la plupart compréhensifs, applaudissent souvent, allant même jusqu'à crier des « bravos » chaleureux.

Tout au long du parcours qui devait les amener en haut de la Canebière, terme final de la Marche, de nombreuses personnes se joignent spontanément aux manifestants, ce qui fit grossir considérablement les rangs de la colonne.

La manifestation non violente se termine enfin, après cinq minutes de silence suivies d'une brève prise de parole au cours de laquelle un des organisateurs de la Marche, le professeur Pierre SOUYRIS, exprima sa satisfaction de voir réunis pour un combat commun des individus d'horizon et de pensée très différents et souhaita que cette première action soit le point de départ de manifestations toujours plus nombreuses, toujours plus importantes, toujours plus impressionnantes.

P. R.

LE DROIT D'ÊTRE OU DE NE PAS ÊTRE

UNE fois de plus, l'Union des Etudiants communistes a donné des sueurs froides au Parti Communiste. Une fois de plus, l'opposition a été vaincue mais, cette fois, le P.C. a été mis au pied du mur et il a été obligé pour arriver à ses impératifs de dévoter des méthodes les plus policières, que l'on connaissait déjà, bien entendu avec les moyens présents. De plus en plus, l'unité paraît très faible dans les milieux communistes français à l'exemple du communisme international.

Depuis des années, l'U.E.C. représentait un danger permanent pour la ligne autoritaire de l'Union de la Jeunesse communiste, laquelle était très solidement encadrée par le Parti. En conséquence, le P.C. entendit porter un coup décisif. Il y a quelques mois, des dirigeants « sûrs » mais pas obligatoirement issus des milieux étudiants eurent pour mission d'encadrer le bureau national de l'U.E.C. et de commencer le travail d'épuration qui devait aboutir à ce Congrès de Montreuil.

Dès le début du Congrès, les « flics du parti » sont là pour supprimer le « droit de tendance » dans les cercles et revoir la rédaction du journal du mouvement « Clarté ». L'opposition, menée par le secrétaire de l'U.E.C., Kahn, réagit comme elle peut. Elle a toutes les peines du monde à pouvoir s'exprimer, elle doit prendre la parole par la force. En son nom, Krivine, dit en ces termes :

« Il y a quelques années, le fait d'être « fractionnel » avait des conséquences beaucoup plus graves encore que l'exclusion. Nous ne voulons pas pouvoir tomber à tout moment sous le coup de l'accusation. Le Congrès doit décider si c'est avoir « une activité fractionnelle » que de s'exprimer et de proposer des plates-formes politiques. »

Aussitôt, l'opposition est considérée officiellement comme « antiparti ».

Kahn, en signe de protestation, donne sa démission. Le P.C. garde la situation en main. Pendant ce temps « l'Humanité » éduque dans la ligne « juste », les membres de base, en qualifiant les opposants de petits intellectuels bourgeois comme d'habitude. On ira jusqu'à raconter la petite anecdote suivante pour façonner l'opinion publique.

« Cet été, dans un camp de vacances en Sardaigne, des dirigeants auraient chanté des chansons injurieuses à l'égard de Maurice Thorez ; ces mêmes dirigeants auraient osé, lors des obsèques du « Grand Chef », revendiquer le droit d'être aux premières loges. »

Ces attaques lancées par le parti vont cependant à leur tour diviser les partisans autoritaires et finalement ce sera une toute petite majorité qui va l'emporter dans la motion qui supprime le « droit de tendances » ; il est inutile, après, de nous faire croire à l'homogénéité dans les idées communistes. Accompagnés par de nombreux coups de pieds par terre, des sifflements, des cris d'hostilité, une opposition se démarque. Mais que peut-elle faire maintenant dans une organisation marxiste ?

En conservant les « tendances », le P.C. avait une grande chance d'évoluer. Cela nous prouve, bel et bien, son refus de rectifier ses erreurs ; il veut aller de plus en plus vers une forme d'autoritarisme dans laquelle le peuple ne trouve pas plus son bonheur que dans les pays capitalistes.

Le discours de clôture est fait par Roland Leroy aux cris de « Staline », « menteur », etc... Ce membre du Bureau Politique fait l'éloge de la « démocratie véritable ». Au moment où on matraque et arrête les manifestants en U.R.S.S. il est en effet utile de s'étendre sur la démocratie, car elle ne représente qu'un mythe qui sert les communistes à prendre le pouvoir. Comme par hasard, Leroy conseillait de voter « communiste » aux élections, en promettant de résoudre les problèmes universitaires. La plaisanterie est bien bonne !

L'U.E.C. est revenue momentanément dans le rang. Le P.C. ne pourra jamais supprimer les tendances même en contrôlant directement toute l'Union de la Jeunesse communiste comme il est en train de le faire.

De plus en plus, le mouvement communiste s'éloigne d'avec la réalité de chaque jour. Le manque d'honnêteté envers le peuple est sans cesse flagrant. Le marxisme-léninisme a un beau visage avec son « crime de la pensée », celui de faire mourir et souffrir des êtres au nom d'un communisme étatique. Le bonheur du genre humain est réellement une utopie chez les marxistes. Depuis 48 ans de pouvoir communiste, le peuple n'a pas été bénéficiaire par rapport à l'évolution économique. Dans notre pays, les technocrates et les bureaucrates du P.C. remplaceraient la bourgeoisie régnante. Les trusts n'appartiendraient plus aux banques mais au parti. Le communisme totalitaire nous a montré son vrai visage. Avec un régime marxiste, quels seraient les gains pour l'Homme ?

Difficilement, très difficilement le droit de penser et l'interdiction de s'exprimer librement et humainement.

Michel MICHOT-LAZARSKI.

NOTA. — Pour la petite Histoire : les livres tendancieux étaient retirés le lendemain du Congrès, de la librairie de Clarté pour être, paraît-il, brûlés ou jetés dans la Seine.

L'ABREUVOIR ET LE RATELIER

A la deuxième soirée de la Semaine des intellectuels catholiques, le 11 mars, à Paris, il a été donné aux croyants et aux incroyants l'occasion d'exprimer et de confronter leurs points de vue. M. Roger Ikor défendit celui des athées, M. Jacques Natanson et l'abbé André Brien ceux des hommes de foi.

S'il se trouvait des indifférents ou des hésitants dans la salle, espérons qu'ils ont pu sinon se forger une opinion, du moins se consoler de n'en pas avoir. Quant à ceux qui étaient déjà fixés, gageons qu'ils sont rentrés chez eux confirmés dans leur mécréance ou dans leur dévotion.

Croire ou ne pas croire, voilà donc la question... qui fut discutée ce soir-là. Une question dont personne au monde ne connaît mieux les deux faces que l'ex-révérérende père Alighiero Tondi.

Son édifiante histoire, vous l'avez pu lire dans les journaux.

Résumons-la pour ceux qui d'aventure n'en auraient pas eu connaissance. Elle vaut toutes les **Vies des saints** et toutes les adaptations possibles de **l'Imitation de Jésus-Christ**.

M. Tondi était un laïc, peintre et architecte de son état, fortement mussolinien semble-t-il puisqu'il s'engagea comme volontaire lors de la guerre d'Ethiopie ; tardivement, une crise mystique le jeta dans les ordres et le fit raide comme balle entré chez les jésuites. Et, comme le propre des néophytes est de propager avec ardeur leurs convictions, il professa pendant huit ans la théologie à l'université grégorienne.

Mais, à la suite d'une nouvelle crise, voilà qu'en avril 1952 il répudia sa foi catholique, apostolique et romaine, se convertit au matérialisme dialectique et devient membre du parti communiste italien. C'était au moment des élections municipales, quand la gauche guignait la mairie de Rome. Foint du goupillon, vive la faucille et le marteau !

Il écrit alors dans **Il Paesa** : « Le communisme m'est apparu comme l'unique vérité démontrée à la lumière de la science (...) Je suis heureux, tranquille, parce que je ne trouve dans la splendide et pure

leur de vérité... » Le parti lui confie un emploi dans son service de presse, ce qui va lui permettre de contribuer à la propagation de sa foi nouvelle, où Dieu n'a plus aucune part. Il épouse (civilement) une militante connue, Carmen Zanti.

Cependant, la pratique du communisme telle qu'il la constate en Allemagne de l'Est à la faveur d'un « séjour d'enseignement » éveilla en lui le doute ; cet âne de Buridan oscille derechef entre l'abreuvoir et le râtelier, et bientôt il demande à revenir dans le giron de l'Eglise catholique, laquelle lui rouvre ses vieux bras maternels. Il fait sa soumission. Le voilà pardonné, et autorisé même à garder sa Carmen, moyennant que chaque jour il lise le bréviaire et aille à l'église dire un **Pater** et trois **Ave**.

Pourquoi les crises de conscience de M. Tondi s'arrêteraient-elles là ? Il est à supposer que son nouvel état n'est pas définitif, qu'il connaîtra d'autres illuminations et passera par d'autres revirements.

C'est pourquoi nous disons qu'il a résolu le problème posé par la Semaine des intellectuels catholiques : croire ou ne pas croire ; embrassant alternativement l'orthodoxie romaine la plus pure et le matérialisme athée le plus rigoureux, jésuite les jours pairs, bolchevik les jours impairs, cette auguste girouette a su, à défaut de synthèse, réaliser la neutralisation des antinomies par des fidélités successives et contradictoires. C'est le Frégoli de la soutane et du veston.

M. Pierre-Henri Simon affirme que « les obstacles qui séparent croyants et incroyants sont, en fait, plus existentiels que didactiques ». Hum ! comme dit l'autre : c'est bien possible.

Ce qui, en revanche, est certain, c'est que M. Tondi se joue et se rit quant à lui de ces imaginaires écueils et de ces barrières inconsistantes. Il saute à pieds joints avec allégresse du rouge au noir et **vice versa**. Il « boit l'obstacle » (didactique ou existentiel) aussi aisément que le pneu Machin-Chouette. Nous attendons — et, nous en sommes sûrs, les intellectuels catholiques attendent eux aussi — sa prochaine performance avec beaucoup d'intérêt.

Manifestations antifranquistes

A LYON

Sur l'initiative de l'A.G.E.L. (Association Générale des Etudiants de Lyon) et à l'appel du P.S.U., de la C.F.D.T., de l'U.E.C. et des E.S.U., du Mouvement Indépendant des Auberges de Jeunesse et des groupes de la F.A., cinq cents personnes se retrouvaient à Lyon, à 19 heures, devant le Consulat d'Espagne. A noter que le P.C. et la C.G.T., contactés, avaient refusé de s'associer à cette manifestation. Malgré la présence d'importantes forces de police, les manifestants parvenaient à bloquer la circulation plusieurs minutes sur le Cours Lafayette, une des plus importantes artères de Lyon. Puis, ils se regroupèrent pour défilier dans les rues adjacentes aux slogans de « Liberté en Espagne » - « Franco assassin » repris par plusieurs spectateurs, tandis que nos camarades distribuaient des tracts rappelant la collusion Franco-Hitler.

Quelques instants plus tard, les manifestants se retrouvaient devant le Consulat du Portugal sur la porte duquel était tracée une croix gammée et où les vitres étaient inondées d'encre rouge.

Les « flics » alors ont chargé la foule des manifestants, faisant une dizaine de blessés. Deux femmes espagnoles, notamment,

avaient le visage en sang. Poursuivis par les « flics », les manifestants se réfugièrent dans les locaux de l'A.G.E.L. Cette poursuite nous procura la vision inoubliable d'un commissaire, ceint de son « torchon » tricolore, glissant sur les déjections d'un chien, sans doute complice, et s'étalant sur le sol sous les quolibets...

Deux arrestations devaient être opérées, celle du vice-président de l'A.G.E.L., relâché dans la soirée et celle d'un militant syndicaliste espagnol.

A cette occasion, les « flics » français ont montré qu'ils n'avaient rien à envier à leurs collègues franquistes. Ils se sont montrés les alliés brutaux du fascisme, et la rage avec laquelle ils frappaient les manifestants dont ils pouvaient se saisir a montré leur attachement à la cause de celui contre lequel nous manifestions. Mais ils ne sont rien d'autre que les serviteurs de l'Etat.

FACE A L'INTERNATIONALE DES « FLICS » ET DES POLITICIENS, LES TRAVAILLEURS DOIVENT REBATIR LEUR INTERNATIONALE,

Groupe Bakounine.

A PARIS

A l'issue du meeting de solidarité aux étudiants et aux peuples d'Espagne et du Portugal, la « Fédération des Groupes d'Etudes de Lettres » a adressé une lettre au Bureau National de l'U.N.E.F. Nous en extrayons les passages suivants :

« ...l'organisation politique et le déroulement de la soirée ont gravement laissé à désirer... »

« ...Au niveau des organisations invitées à participer à ce meeting, certains oubliés nous semblent regret-

tables parmi les organisations révolutionnaires et anarchistes... »

« ...D'autre part, vu la masse de télégrammes et de messages lus, il nous semble peu compréhensible qu'il nous ait fallu insister longuement pour qu'un message de la C.N.T. soit lu... »

« ...quand on sait ce que le mouvement anarchiste a représenté pendant la guerre d'Espagne, il est anormal que de telles difficultés aient été faites vis-à-vis de ce mouvement... »

LE MONDE LIBERTAIRE
Rédaction - Administration
3, rue Ternaux. PARIS-XI
Tél. : VOL. 34-08
C.C.P. Librairie Publico
Paris 11.289-15
ABONNEMENT
A 12 NUMEROS
France 10,00 F.
Etranger 11,50 F.

Simple arithmétique ! $1+1 = 2$

● Si chaque abonné n'apportait seulement qu'un autre abonné dans le courant de l'année

LE NOMBRE DE NOS ABONNES DOUBLERAIT !

Est-ce possible ?

POUR UN RENOUVEAU DES RECHERCHES LIBERTAIRES

A U dernier congrès de la Fédération anarchiste, à l'occasion des inévitables discussions sur l'actualisation de nos idées un certain nombre de participants se sont mis d'accord sur la nécessité de mettre sur pied des « groupes de recherches ». La réalisation de ce projet n'a guère avancé. Non pas par indifférence, mais parce que la première formule envisagée était fastidieuse et peu efficace : la préparation d'une série de fiches qui, polycopiées, seraient envoyées aux individualités et aux groupes intéressés. Il apparaît, tout compte fait, qu'un gain de temps considérable et une utilisation plus directe du travail effectué pouvaient être obtenus par le recours à la presse anarchiste, et plus spécialement au **Monde libertaire**. Nous publierons donc ici, aussi régulièrement que possible, les études des « groupes de recherches libertaires ».

Il faudra préciser tout d'abord l'esprit de cette initiative et le plan de travail proposé.

Un besoin généralement ressenti

La nécessité d'un travail de recherches subordonné n'est pas éprouvée seulement à la F.A. En marge de notre organisation, des groupes et des isolés se sont mis à l'œuvre sans attendre un coup d'envoi « officiel ». A preuve la circulaire diffusée en janvier par le groupe « **Noir et rouge** ».

« Nous avons trouvé, dit la circulaire, un nombre étonnamment élevé de camarades qui travaillent, soit isolément, soit en petits groupes, sur tel ou tel aspect de l'anarchisme ; le plus souvent, leur travail est inconnu et isolé (...). En face de ces faits très positifs, il y a quelque chose de profondément aberrant et incompréhensible : non seulement les efforts sont isolés et ignorés, mais ils sont faits sans aucune information ni aucune liaison mutuelle (...). Il y a un gaspillage énorme, dans les travaux parallèles, les travaux purement techniques (recherches bibliographiques, lectures, compilations, traductions) — ce qui limite le travail original et créateur. Ainsi, malgré la bonne volonté, les capacités certaines, les résultats sont très modestes, lents et inégaux.

Il n'est pas question de faire de « Recherches libertaires » l'organisme planificateur de toutes ces tentatives éparses, ni même le centre d'études de la F.A. Nous

essayerons de couvrir un secteur précis, en collaborant avec des camarades qui peuvent ne pas être de la Fédération. Nous échangerons nos informations avec d'autres équipes déjà constituées (la plus avancée semble être pour le moment « **Noir et rouge** »), nous choisirons des questions qui ne figurent pas en priorité sur leur plan de travail. Là où se produiront d'inévitables interférences, nous leur demanderons leur contribution ou leur proposerons la nôtre.

Nous publierons le mois prochain un projet commenté de plan de travail. Deux lignes directrices guideront ces recherches : la confrontation des hypothèses et analyses fondamentales de l'anarchisme avec les méthodes et les résultats des « sciences de l'homme » ; la lecture de nos « classiques » à partir de questions précises sur leurs méthodes, dans l'éclairage des techniques actuelles.

Une anthropologie libertaire

Le premier souci de « Recherches libertaires » sera de définir les postulats, les méthodes et les principaux champs d'application d'une « anthropologie » libertaire. Quelles sont les conditions, les critères, les procédés d'une psychologie libertaire, les sciences de l'homme ont-elles fait avancer la résolution des problèmes posés par les théoriciens anarchistes ? L'anarchisme peut-il proposer des hypothèses fertiles dans certains domaines de la sociologie ou de la psychologie ?

Est-il possible d'établir et de développer une science des cheminements de la liberté ? Une sociologie, psychologie, une histoire de la liberté ? Il est évident que la caractéristique d'une méthode libertaire, c'est non seulement l'importance primordiale accordée au problème de la liberté, mais l'hypothèse que la liberté, individuelle et collective, intervient effectivement dans le monde réel. Dans l'entrelacement et les lacunes des déterminismes, l'enquête libertaire fait apparaître les degrés, les modifications, les progrès et les échecs de la liberté.

C'est pour l'élucidation d'une telle méthode qu'on relira les théoriciens socialistes et anarchistes. Ainsi pouvons-nous chercher dans l'œuvre de Proudhon la première ébauche d'une sociologie libertaire, la première élaboration d'une dialectique libertaire. On n'a pas assez rendu justice à sa constance à dégager en même temps la part

des déterminismes sociaux et celle de l'effort créateur collectif dans le devenir de la société, à son refus de tout fatalisme. Il ne s'agira pas de faire du « proudhonisme », mais de dégager la spécificité d'une approche libertaire de la réalité sociale.

Des œuvres récentes, dues à des auteurs sans attaches avec notre mouvement, faciliteront cette confrontation entre la recherche actuelle et les théories anarchistes. Pour Proudhon, par exemple, des travaux de Georges Gurvitch présentent une analyse à la fois compréhensive et critique (*).

Faciliter la transition

Deux nouveaux axes de recherches prolongent cette mise au point d'une méthodologie libertaire. Elle exige d'abord une réflexion philosophique sur la liberté et plus généralement sur la réalité humaine. Il nous faut ainsi nous retourner, dans l'histoire de la philosophie, vers les œuvres plus particulièrement préoccupées du problème de la liberté, voir aussi comment se situe le débat dans la pensée contemporaine. En même temps, et c'est le travail le plus aisé, mais non pas le moins utile, nous aurons à rendre compte des études et enquêtes récentes sur les questions auxquelles l'anarchisme a toujours attribué une importance cruciale : l'évolution des différentes formes d'Etat et leurs rapports avec la vie sociale, le développement de la bureaucratie, l'individu dans la civilisation de masse, l'aliénation et la contestation dans la vie quotidienne, la gestion collective, etc.

Tout cela manquera de brillant et d'originalité. Nous ne pouvons espérer faire de sitôt œuvre originale. Une longue remise à jour est d'abord nécessaire. Elle n'ira pas sans découvertes à retardement, sans enthousiasmes hâtifs. Une période de transition est forcément chaotique. Nous avons — et je pense à tous ceux qui entreprennent simultanément la même tâche — à forcer le passage qui mène de la stagnation prolongée à l'activité intellectuelle novatrice et fertile. C'est un passage particulièrement ardu, qui risque d'être long et fastidieux. Mais l'effort collectif pourra servir de stimulant, et l'intérêt devrait s'accroître d'étape en étape.

René FORAIN.

(*) « Proudhon sociologue » (Centre de documentation universitaire, 1955) et « Dialectique et sociologie » (Flammarion, 1962).

L'ANARCHISME ESPAGNOL

par Gui SÉGUR

« Avec les pauvres, toujours — malgré leurs erreurs, malgré leurs fautes, malgré leurs crimes. »
Séverine, 10 décembre 1893.

IX — LE PROCÈS DE MONTJUICH

L'ATTENTAT de la rue de Cambios Nuevos a donc permis à la police de réaliser l'opération d'envergure qu'elle projetait depuis longtemps. Sous l'impulsion criminelle du capitaine général de Catalogne, le général Weyler, une vague d'arrestations emplit les cachots de la citadelle de Montjuich.

Anarchistes, fédéralistes, anticléricals sont emprisonnés arbitrairement ; tous sont accusés d'être, plus ou moins, les instigateurs ou les exécutants de l'acte terroriste. La nouvelle police politique désire « faire preuve de son efficacité », et les interrogatoires sont de véritables séances de tortures.

Le procès des libertaires est instruit par le commandant Enrique Marzo ; le lieutenant de la Garde Civile, Narciso Portas, demeure devant l'Histoire le grand inquisiteur de ce que la bourgeoisie espagnole a toujours désigné par l'expression : « la légende de Montjuich ». Les murs de la forteresse sont épais, cependant, certains journaux espagnols décident, malgré le danger, de dire la vérité sur la sinistre prison. Francisco Pi y Margall, qui dirige « El Nuevo Régimen », porte les premières accusations, bientôt suivi par « El País », organe du parti progressiste, par « La Justicia » de Nicolás Salmerón, et reprises par « La Autonomía », éditée à Reus (province de Gérone).

La campagne de presse soulève le peuple, et le 20 décembre 1896, à Madrid, une vaste manifestation de protestation est organisée contre « les méthodes inquisitoriales » de la police espagnole. Le mouvement s'étend vers l'Ouest où les travailleurs de Saint-Jacques de Compostelle et de La Corogne publient de violents articles dans « El Pueblo », journal de cette dernière ville. Le premier qui révèle les atrocités de Montjuich à l'étranger, est le militant anarchiste Fernando Tàrrida del Màrmol, qui réussit à échapper aux policiers, grâce à ses amitiés politiques. Il quitte aussitôt l'Espagne à destination de Paris. Là, il signe, dans « La Revue Blanche », un article où il décrit les sévices qu'il a subis. Après s'être lié d'amitié avec Rochefort, il part pour Londres où son récit provoque des réactions violentes. Des manifestations ont lieu à Trafalgar Square. Une autre victime fait le tour de l'Europe. On lui a arraché les ongles des orteils, son corps n'est que plaies et cicatrices et les

défenseurs de l'ordre et de la morale lui ont brûlé les organes sexuels.

A Paris, « Le Libertaire » et « Les Temps nouveaux » accusent, ainsi que « L'Intransigeant », « Le Jour », « L'Echo de Paris », « La Petite République » et « La Justice » que dirige Clemenceau. En Allemagne, la « Frankfurter Zeitung » dépêche un correspondant à Barcelone, et « Sozialist » publie les lettres de Hueffel, un serrurier allemand emprisonné à Montjuich comme terroriste. En Europe, il faut encore citer le « Daily Chronicle » de Londres, « La Tribuna » de Rome et « L'Avvenire Sociale » de Messine, « A Libertade », « O Trabalhador » et « O Caminho » de Lisbonne, « Miscarea Sociala », de Bucarest, qui participent à l'action. En Amérique, seules les publications libertaires parlent de Montjuich ; parmi celles-ci, « Le Réveil » de New York, « El Esclavo » de Tampa, « El Oprimido », « La Revolución Social » et « L'Avvenire » de Buenos Ayres. Charles Malato, Elisée Reclus, Séverine, Edouard Cousin, André Girard, Pierre Kropotkine, Jean Grave, Louise Michel, Sébastien Faure, Léon Portet et d'autres publient un numéro spécial de « L'Incorruptible », consacré aux inquisiteurs de Montjuich.

Cependant, cette vaste campagne de fraternité humaine n'influe pas sur le sanglant verdict. Le « Tribunal Suprême de Guerre et Marine » condamne à la peine de mort : Tomás Ascherini, Antonio Nogués, José Mulas et Luis Mas (Peirats cite aussi Alsina). Vingt-deux de leurs compagnons sont envoyés dans les bagnes du Rio de Oro (Afrique Occidentale Espagnole), châtimement pire que la mort (sous la pression internationale, ils seront graciés au printemps 1900). Les autres, une soixantaine environ, sont exilés (et non dirigés vers les bagnes africains comme l'écrivit Brennan!).

En septembre 1897, un anarchiste espagnol, R. Sempau tentera de tuer l'inquisiteur Portas, mais il échouera. Arrêté, il devra être relâché, car aucun juge ne voudra prendre la responsabilité de le déclarer coupable.

L'ACTE DE ANGIOLILLO

Michel Angiolillo (également connu sous le nom de Emilio Rinaldi) est un jeune tailleur italien vivant à Londres où il fréquente le « Club Anar-

chiste Juif » de Jubilee Street. Là, il rencontre Rodolf Rucker, et passe de longues soirées à écouter le récit des tortures infligées aux prisonniers de Montjuich. C'est alors, que naît chez Angiolillo, l'idée de supprimer le principal responsable de ces atrocités : le premier ministre du gouvernement espagnol, Antonio Cánovas del Castillo. En 1890, Canovas del Castillo avait été nommé chef du gouvernement de la Régence, place qu'il céda en 1892, à Sagasta, puis qu'il occupa de nouveau en 1895. Entre-temps, en 1893, avait éclaté à Cuba et aux Philippines, les insurrections qui allaient libérer ces territoires de la tutelle coloniale espagnole. Donc, cette année 1897, le premier ministre de Sa Majesté décide d'oublier ses soucis de politicien et de prendre quelques jours de repos à Santa Agueda (province basque de Guipúzcoa). C'est là que Angiolillo le retrouve et le tue le 8 août 1897. Notre camarade est arrêté, jugé, exécuté. L'assassinat de Cánovas del Castillo est accueilli favorablement par le peuple espagnol qui le déteste. Les anarchistes jouissent d'une nouvelle sympathie populaire, et Vallina, qui était alors âgé de 18 ans, écrit que l'acte de Angiolillo le détermina à rejoindre nos rangs définitivement. Angiolillo fit plus par ce geste, par cet acte exemplaire, que ne firent de longues années de propagande écrite ou orale.

L'acte de l'anarchiste italien est universellement connu, mais peu de personnes savent qu'il eut deux précurseurs espagnols qui offrirent leurs vies pour supprimer Cánovas del Castillo. Il s'agit de Francisco Ruiz et Francisco Suarez qui se rendirent tous deux à la résidence seigneuriale du premier ministre, et l'attendirent à la porte pour l'assassiner. Mais la bombe explosa prématurément tuant Paco Ruiz. Suarez fut arrêté et condamné à 6 ans de bague qu'il subit à Ocaña. Libéré, il rejoignit la lutte. Vallina rapporte que Salvochea signait dans « El País », certains articles du nom de Suarez, permettant ainsi à ce camarade, que le bague avait profondément marqué, de réunir quelque argent pour vivre.

Bien que Angiolillo ait agi seul, la presse officielle espagnole ne manqua pas de diffuser une tout autre version. Cette dernière est aujourd'hui encore reprise par les « historiens » du régime, la voici. Là où il y avait

acte isolé, la justice a toujours « démontré » l'existence du complot, plus pratique pour la répression. Ainsi, l'assassinat de Cánovas del Castillo est le résultat d'une vaste conspiration dont les membres, tous francs-maçons bien sûr, vivaient à Paris, naturellement. Cette explication est développée par le marquis de Lerma, dans son livre « Cánovas o el hombre de Estado ». Tàrrida del Màrmol, Francisco Gana, Baldomero Oller et d'autres libertaires s'étaient réfugiés à Paris, nous l'avons vu. Ils prirent contact avec Francisco Ferrer Guardia qui, à cette époque, enseignait l'espagnol au lycée Condorcet (de Lerma précise « lycée dépendant du Grand Orient de France »). A ces hommes se joignit un exilé cubain, le docteur Betances (âme du complot), ainsi que Nicolás Estévanez, ex-ministre de la guerre de la première République espagnole, et G. Clemenceau, Aristide Briand, Alfred Naquet, C. Malato, H. Rochefort. Voici donc, selon Lerma et les historiens franquistes, les individus, tous francs-maçons, qui élaborèrent le projet d'assassinat de Cánovas. Et Lerma précise que c'est au cours d'une réunion où assistaient Ferrer, Malato, Portet, Tàrrida, Rochefort, que Angiolillo, arrivé de Londres, fut présenté par Portet à Betances qui lui donna l'argent nécessaire (argent provenant des fonds cubains que le docteur administrait en France pendant la guerre de Cuba). Le reste est connu. Voici comment cet acte de révolte pure est déguisé par les historiens espagnols en une action politique : supprimer celui qui menait la guerre à Cuba.

Le 13 avril 1898, les Etats-Unis d'Amérique déclarent la guerre à l'Espagne. Le 1^{er} mai, l'escadre espagnole des Philippines est anéantie par l'amiral Dewey dans la baie de Cavite, le 3 juillet, la flotte de l'amiral Cervera capitule à Santiago de Cuba. Le traité de Paris (10 décembre 1898) disperse les restes de l'empire colonial espagnol : Cuba accède à l'indépendance et les U.S.A. achètent pour 20 millions de dollars les Iles Philippines, Guam et Puerto Rico.

La perte de Cuba marque la fin de cette première flambée terroriste. La plupart des membres des groupes terroristes sont morts ou en prison. Les anarchistes proclament alors que la véritable arme révolutionnaire n'est pas la bombe, mais la grève générale.

L'information

La multiplicité des recherches et des découvertes, la complexité des mécanismes économiques, scientifiques, administratifs, etc., pose au monde moderne de très gros problèmes d'information.

Les difficultés soulevées sont toujours doubles. D'une part, certains cherchent à s'informer, à apprendre, d'autre part, ceux qui connaissent, cherchent à informer, à faire savoir. Il n'est pas sûr que ces deux désirs se rencontrent et encore moins évident qu'ils cherchent à se satisfaire (certaines informations relèvent du secret le plus absolu).

Nous nous bornerons à étudier principalement les procédés de distribution de l'information, car ce n'est qu'en connaissant ce qui nous est fourni que nous pourrions mieux trouver ce que nous cherchons. Ces quelques réflexions pourront être utiles également à ceux qui désirent informer, faire savoir quelque chose.

Avant d'analyser l'information dans le fond et dans la forme, nous examinerons son rôle qui nous permettra de mieux réaliser l'importance du problème abordé ici.

ROLE DE L'INFORMATION

L'information est avant tout un moyen de formation et d'action. Celui qui n'est pas informé ne peut pas agir, il ne peut même pas se dire formé qu'elle que soit la valeur de ses idées. C'est l'atout principal du pouvoir, l'essentiel qui lui permet d'apparaître comme indispensable, car pour gérer il faut connaître. Il est donc facile de réaliser pourquoi l'information est gardée si jalousement par nos dirigeants.

Si les « gouvernés » (pour reprendre un mot cher à nos chefs) étaient véritablement informés, ils pourraient, nous pourrions contrôler valablement ce qui est fait en notre nom. Le pouvoir perdrait sa raison d'être. Ce rôle de contrôle des technocrates est très important, il doit même être envisagé dans n'importe quelle société. Quelconque garde pour lui certaines informations se destine à devenir le maître. Pour l'en empêcher, il faut absolument être au courant de ses activités.

Mais l'information ne saurait être suffisante pour gérer quelque chose. La nécessité de l'éducation apparaît. Néanmoins, pour choisir entre les multiples enseignements qui sont offerts, l'étudiant (au sens de celui qui étudie, quel que soit son statut)

fera l'appel à l'information. Elle peut donc alors jouer le rôle d'aiguillage, de pré-éducation.

Avant d'aborder l'étude de fond de l'information il faut bien la distinguer de la propagande. Une information normale doit donner en plus des renseignements indispensables.

TYPES QUALITATIFS D'INFORMATION

Nous en distinguerons deux que nous étudierons simultanément, par comparaison mutuelle, à savoir : l'information hiérarchisée et l'information pédagogique.

La première se caractérise ainsi : suivant le grade de l'informé dans l'appareil informateur (syndicat, parti, société financière...) il aura droit à une information différente qui va, bien entendu, en augmentant, plus le grade est élevé. Le prétexte bien souvent invoqué pour justifier cette censure est celui de la non-capacité de compréhension de l'informé. Autrement dit le chef donne à son subalterne, seulement ce qu'il croit capable d'assimiler. C'est gentil, mais si le subalterne est capable d'en comprendre plus, il ne recevra que ce qui correspond à son grade malgré tout.

Par contre, l'information pédagogique qui, comme la première ne dit pas tout, le fait pour d'autres raisons réelles. Comme exemple, prenons le cas du professeur qui fait, suivant les classes, un enseignement différent d'une même matière. Sa sélection (du moins dans l'absolu) est pédagogique. C'est-à-dire qu'il ne donne que ce qu'il pense pouvoir être compris par les élèves. Par contre si l'un d'eux s'avère plus habile, il ne lui refusera pas le complément demandé. Les mêmes motivations devraient animer les chargés de l'information où qu'ils soient. Mais comme nous l'avons dit, ils n'y ont pas intérêt, car alors ils verraient leurs pouvoirs diminuer au fur et à mesure de la montée des « informés ».

Examinons maintenant les méthodes existantes pour réaliser l'information.

METHODES D'INFORMATION

Pour mémoire nous citerons les méthodes traditionnelles que sont la prise de parole, le tract, l'affiche, l'article dans les journaux.

Beaucoup plus intéressantes sont les méthodes modernes dites psycho-sociologiques qui, à l'origine, étaient des méthodes de recherche. Elles ajoutent aux méthodes traditionnelles essentiellement audi-

tives et visuelles (lecture) un apport destiné à frapper qui se traduit dans l'écrit par l'image. Comme nous l'a montré, avec brio Hitler, elles deviennent très rapidement manipulatrices. Comme exemple, prenons celui des textes d'affiches qui sont agréablement présentés, qui choquent, mais ne contiennent que des propositions négatives habilement choisies. Il suffit de choisir une proposition négative (non aux partis d'autrefois, par ex.) que tout le monde accepte en oubliant de dire ce que l'on propose à la place. Le public peut ainsi mettre ce qu'il désire dans la partie constructive. (Exemple : « Paix en Algérie », oui mais, quelle paix : Algérie française, indépendante... ?).

Nous n'avons pas encore parlé de l'acte. En effet, c'est un mode d'information tellement spécial qu'il mérite d'être étudié séparément.

L'ACTE COMME MOYEN D'INFORMATION

La meilleure méthode d'information reste l'action, l'acte, en un mot l'exemple. Pour montrer le caractère possible et réalisable des propositions faites, il faut les appliquer et en montrer les résultats. L'acte n'est certes pas suffisant, mais néanmoins indispensable.

L'acte permet d'expérimenter la théorie, il permet de lier la pratique et l'élaboration intellectuelle. Il a donc une importance de tout premier ordre dans la vie du militant, il constitue son expérience sans laquelle il ne pourrait pas militer.

Mais l'acte ne doit pas dépasser la pensée. Ils doivent être tous deux étroitement liés sinon ces deux avantages que nous venons de voir sont complètement perdus. Celui qui n'est pas maître de ses actes ne peut pas s'en servir aussi bien pour l'exemple que pour lui-même. Car quelle expérience peut-on tirer de ce qui est indépendant de la volonté ?

Pour terminer, rappelons que l'information personnelle peut être faite pour chacun en lisant, en militant, etc.. A ce niveau-là nous avons tous un rôle à jouer. Rôle de collaboration en nous communiquant mutuellement les informations susceptibles de nous intéresser. Nombreuses sont les recherches effectuées par certains pour trouver ce que d'autres possèdent mais n'ont pas pensé à communiquer. Pour vivre, un mouvement doit être informé.

Jean COULARDEAU.

LES ORIGINES DU SYNDICALISME EN AMÉRIQUE LATINE

par Victor GARCIA

Confrontés à ceux de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e les objectifs actuels du mouvement ouvrier d'Amérique latine marquent un net recul, malgré les millions d'affiliés que prétendent contrôler de nombreuses centrales syndicales nationales. Pour Victor Alba cette position de faiblesse est la conséquence d'une avance

lente, les travailleurs indo-américains n'ayant pas encore eu la possibilité de faire mieux (1). Pour nous au contraire il ne s'agit pas, actuellement, d'une imitation maladroite du syndicalisme européen, mais d'un comportement entièrement différent et dans les principes et dans les méthodes.



Sans protection hygiénique de nulle sorte, déshabillés, sans écoles, barbotant dans les bourbiers des faubourgs, là vit une génération oubliée, laquelle dans les temps à venir, demandera des explications à la société qui n'a pas tenu compte d'elle.

DANS LEUR BALUCHON...

L'âge d'or du syndicalisme indo-américain se situe dans les vingt premières années de ce siècle. A partir de la troisième décennie il subit les contrecoups, d'une part de la révolution soviétique, d'autre part de la première guerre mondiale qui a montré que seules les nations fortement industrialisées et riches en matières premières pouvaient peser sur le destin du monde et qui a ainsi exacerbé le nationalisme dans ces pays de langue espagnole.

L'une et l'autre de ces forces, la communiste comme la nationaliste, firent dévier le syndicalisme de la voie révolutionnaire et adultérèrent ses buts. Pour les uns, et cela jusqu'à plusieurs années après la mort de Staline, il s'agissait avant tout de défendre la patrie du prolétariat assiégé par le capitalisme, même au détriment des travailleurs locaux. Les autres ne s'intéressaient qu'à faire accéder et maintenir au pouvoir, dans chaque pays, un dictateur ou un parti qui, auparavant, avait su noyauter et dominer les syndicats.

Le syndicalisme indo-américain avait pourtant pris naissance grâce aux apports des émigrants anarcho-syndicalistes européens, plus particulièrement italiens, espagnols et portugais, qui emportaient dans leur baluchon des ouvrages de propagande qu'ils allaient répandre à pleines mains une fois arrivés sur les terres vierges d'Amérique. Ils venaient, ces émigrants, de lieux dans lesquels était profondément enraciné l'esprit de lutte et de revendication de l'Association Internationale des Travailleurs ; et le bagage qu'ils chargeaient avec eux était en grande partie d'origine anarchiste, les sections espagnole et italienne ayant manifesté dès leur création leur préférence pour le courant qui, dans la Première Internationale, soutenait les proudhoniens français, de même que Bakounine, James Guillaume et De Paepe. Et parmi les pays dont le syndicalisme fut le plus influencé par les idées libertaires il faut citer ceux dont l'industrialisation commença, bien que timidement, à la fin du siècle dernier : Argentine, Chili, Brésil et Mexique.

L'AMÉRIQUE DU SUD

Il serait très difficile de présenter une étude exhaustive pour chaque pays, surtout sur les débuts, car d'une part les forces répressives détruisirent souvent archives et documents et d'autre part à certains élan succédaient des périodes de déclin. On se trouve donc obligé de se référer parfois à des sources aussi éloignées de l'anarcho-syndicalisme que le sont les bulletins du B.I.T. de Genève ou autres documents officiels (2).

1. ARGENTINE

Le premier syndicat d'Amérique latine a sans doute été l'Union Typographique fondée à Buenos-Ayres en 1878 (3). Un an avant avait été créée la mutuelle « La Fraternité ». Le syndicat des boulangers de cette même ville fut fondé en 1887 et en 1891, plusieurs organisations de travailleurs fusionnèrent dans la Fédération Ouvrière. Les périodiques révolutionnaires de cette époque sont : « El Obrero », « El Socialista », « La Vanguardia », « El Obrero Panadero », « La Union Gremial » et « La Protesta Humana ». La Fédération Ouvrière de la Régionale Argentine (F.O.R.A.) est fondée en 1901, elle compte plus de 500 000 adhérents et publie deux quotidiens « La Protesta » et « La Batalla ».

Les ouvriers révolutionnaires argentins ont souvent payé de leur sang leur volonté de lutte. La réaction attaqua chaque fois qu'elle le put, comme par exemple le 1^{er} mai 1904 où les forces de l'ordre ouvrirent le feu sur les manifestants, en tuant huit et en blessant une centaine. La « semaine sanglante » de 1919 coûta la vie à plusieurs travailleurs et 5 000 emprisonnés. Salvador Planas, Kurt Vickers et Simon Radowitzky organisèrent des attentats contre les têtes de la répression : le président Quintana, le lieutenant-colonel Varela et le colonel Falcon.

2. URUGUAY

On y trouve souvent le reflet de ce qui se passe sur la rive droite du Rio de la Plata. La Fédération Ouvrière de la Régionale Uruguayenne (F.O.R.U.), d'inspiration nettement anarcho-syndicaliste, fut fondée quelques années après la F.O.R.A. A cette époque il faut toutefois signaler l'influence du socialisme étatique représenté par Emile Frugoni.

3. CHILI

Les premières grèves importantes y éclatèrent en 1890 dans les gisements de salpêtre de Tarapaca. Avant que soit fondée la Fédération Ouvrière Chilienne (F.O.C.) en 1909, le nombre des organisations de travailleurs dépassait 400, 15 % de la population totale y adhérait.

4. PARAGUAY

L'éveil ouvrier y fut lent. Car en plus des caractéristiques classiques de toute économie exclusivement agricole, ce

pays eut une histoire jalonnée de dictatures et de guerres terribles, comme celle imposée par Lopez contre la Triple Alliance au siècle dernier ou la campagne du Chaco contre la Bolivie en 1935. La Confédération Nationale du Travail y fut créée le 15 septembre 1936 à Asuncion.

5. BRÉSIL

Des publications révolutionnaires y apparurent assez tôt. « *O Socialista da Provincia do Rio de Janeiro* », qui se proclame partisan de Fourier, en 1845 ; à Sao Paulo « *O Operario* » en 1869. Puis « *O Trabalho* » en 1884, « *O Grito dos Pobres* » en 1889, « *O Amigo do Povo* » en 1890. La dernière décennie du XIX^e siècle voit paraître en plus : « *O Primeiro de Maio* », « *Socialista* », « *O Grito do Povo* », « *O Povo* », « *A Lanterna* », « *O Libertario* », « *Aurora* », « *Anti-Clérical* », « *Journal do Operario* », « *Terra Livre* », « *No Rumo* », « *A Guerra Social* », « *O Grito do Operario* », « *A Propaganda Libertaria* », « *Germinal* » ; plus quatre publications en italien « *L'Operario* », « *Avanti* », « *La Parola dei Socialisti* », « *La Barricata* ». Sans compter ceux qui ont échappé au recensement.

La Confederação Operaria Brasileira (F.O.B.) fonctionne depuis 1913 et groupe diverses organisations ouvrières des Etats de Guanabara, Sao Paulo, Rio Grande del Sul, et du district fédéral de Rio de Janeiro. La ville de Santos, port de Sao Paulo, était appelée « La Barcelone brésilienne », en comparaison avec la cité catalane où l'anarcho-syndicalisme s'était développé plus que dans toute autre grande ville espagnole.

6. BOLIVIE

Comme le Paraguay ce pays n'a aucune ouverture sur la mer et la population en est composée en grande partie d'indiens et de métis vivant dans des conditions désespérantes ; il n'y entre que peu d'immigrants européens. Malgré cela le syndicalisme y apparaît dès 1905 où des travailleurs se regroupent dans le « *Centro Social de Obreros* ». Les courants anarcho-syndicaliste et socialiste s'affrontèrent sans violence pour asseoir leur influence dans la Fédération Ouvrière Internationale fondée en 1912. Celle-ci, à l'image de la C.N.T. espagnole, adopta comme emblème les couleurs rouge et noir. En 1918 elle changea de nom et devint la Fédération Ouvrière du Travail.

7. PÉROU

En 1904 les anarcho-syndicalistes créèrent à La Paz l'Union des Travailleurs Boulangers ; deux ans plus tard commença la publication de « *Humanidad* » et en 1910 le Centre Rationaliste Francisco Ferrer lance le périodique « *Paginas Libres* ». La première grève moderne eut lieu en 1904 chez les dockers du port de El Callao. En 1912 la Fédération Ouvrière Régionale du Pérou (F.O.R.P.) lance la campagne pour les huit heures, campagne à laquelle prit une part importante le périodique anarchiste de Lima « *La Protesta* ».

8. ÉQUATEUR

Au début du siècle l'économie y est encore essentiellement agricole. Le mouvement syndicaliste ne commence à y apparaître qu'après la première guerre mondiale. Il faut attendre 1922 pour que les diverses organisations de travailleurs se regroupent dans la Confédération des Syndicats Ouvriers.

9. COLOMBIE

Les conditions sont comparables et le phénomène syndical y apparaît encore plus tard, puisque ce n'est qu'en 1937 que quelques mutuelles et groupements ouvriers fusionnèrent dans la Confédération des Travailleurs de Colombie.

10. VENEZUELA

La Corporation des Professionnels d'Arts Graphiques date de 1919, celle des cordonniers de 1920. En 1928 fut créée une Fédération Ouvrière soumise au gouvernement, par décision de Juan Vicente Gomez, le plus féroce des dictateurs du pays et peut-être du continent. Ce syndicat que Victor Alba (4) et Moisés Poblet Troncoso (5) ont présenté comme une organisation d'origine prolétarienne authentique, n'était en réalité qu'un corps sans membres, un artifice permettant à Gomez de faire bonne figure au B.I.T. de Genève où le Venezuela avait été admis. Après la mort du général Gomez fut fondée la Confédération des Travailleurs du Venezuela.

L'AMÉRIQUE CENTRALE

Dans la plupart des pays d'Amérique Centrale, le passé syndicaliste présente peu d'importance, pour les mêmes raisons qu'au Paraguay, en Equateur, en Colombie et au Venezuela.

11. PANAMA

La Fédération Ouvrière de Panama date de 1936, mais le fait révolutionnaire important se déroula dans l'isthme en 1925, ce fut une grève des locataires dont une figure marquante était l'anarchiste espagnol Blasquez de Pedro.

12. COSTA RICA

La naissance du mouvement ouvrier costa-ricain eut lieu encore plus tard puisque la Confédération des Travailleurs de Costa Rica ne fut fondée qu'en octobre 1943.

13. NICARAGUA

Fondé en 1924 « *l'Obrerismo Organizado de Nicaragua* » eut des débuts prometteurs sous l'impulsion du militant révolutionnaire Cesar Augusto Sandino. Ensuite cette organisation devint un instrument docile de la dictature des Somoza.

14. HONDURAS

La Fédération Ouvrière du Honduras créée en 1929, s'est toujours cantonnée dans un syndicalisme désespérément hybride.

15. SALVADOR

Une Confédération d'Ouvriers y fut fondée en 1914, mais ne sut que végéter sous les diverses dictatures auxquelles le pays fut soumis.

16. GUATEMALA

C'est un des rares pays qui sorte de la grisaille ambiante. Le mouvement mutualiste y fit ses premières armes vers 1872 et en 1894 apparut « *El Porvenir de los Obreros* ». Les diverses institutions mutualistes et corporations se réunirent en 1912 dans la Fédération des Sociétés Ouvrières. Puis pendant la première guerre mondiale fut créée la Fédération Ouvrière du Guatemala pour la Protection Légale du Travail (F.O.G.P.L.T.) qui, à partir de 1927, fut subventionnée par l'Etat. La F.O.G.P.L.T. ne fut pas interdite sous la dictature du général Ubico (1930-1944), mais pendant cette période les activités syndicalistes périclitèrent.

17. SAINT-DOMINGUE

Le syndicalisme authentique n'a jamais pu y prendre pied. La Fédération des Syndicats de la République Dominicaine a été constituée en 1928. Deux ans plus tard, ce fut l'avènement de Trujillo, le Boucher des Caraïbes, qui en fit son instrument. Mais en 1938, il préféra faire naître une autre centrale, la Confédération Dominicaine du Travail, que la Confédération des Travailleurs d'Amérique Latine (C.T.A.L.) admit sans scrupule en son sein.

18. CUBA

Alors que l'île était encore colonie espagnole, le courant anarcho-syndicaliste y prit de l'importance, parallèlement à la volonté d'indépendance. Le premier périodique anarchiste, « *El Productor* », y fut publié en 1887 ; il influençait fortement les travailleurs du tabac qui se mirent en grève en 1888. La « *Junta de Artesanos* » est remplacée par l'Alliance des Travailleurs qui fut à l'origine de la Confédération du Travail de Cuba, créée quelques années plus tard. De nombreux militants libertaires furent des martyrs du mouvement révolutionnaire cubain, tels que Enrique Roig, fondateur de « *El Productor* », et Cresci, secrétaire de la « *Junta de Artesanos* », assassinés tous les deux par la réaction hispano-cubaine ; tels que Manuel Miranda, déporté à Fernando Poo.

« *El Productor* » fut remplacé par « *El Rebelde* », puis par « *Nueva Ideal* » et « *Tierra* » qui vit le jour en 1902 au cours d'une grève générale sans égale dans l'histoire cubaine. Jerez, délégué cubain au congrès anarchiste du Ferrol (Espagne, 1914), fut emprisonné à Séville et mourut au cours d'une grève de la faim.

A partir de 1920, comme dans tous les autres pays du continent, exposés au mirage de la révolution russe, le mouvement anarcho-syndicaliste cubain souffrit d'une concurrence toujours plus forte et bien subventionnée qui conduisit à la prolifération des centrales syndicales.

Avec l'Argentine et le Mexique, Cuba fut un des pays d'Amérique où le mouvement syndicaliste ouvrier se développa le mieux et où l'influence libertaire fut très marquante.

19. MEXIQUE

Le plus septentrional des pays de langue espagnole est caractérisé par un fait remarquable : les premières figures marquantes du mouvement ouvrier étaient des militants d'origine aztèque et non, comme ailleurs, des immigrants. Le Grand Cercle Ouvrier du Mexique (G.C.O.M.) est fondé en 1872 et, en 1876, se tient un congrès de travailleurs, sous la devise « *Ma liberté et mon droit* ». Le G.C.O.M. regroupe des corporations et des coopératives et publie « *El Socialista* ». Le dictateur Porfirio Diaz tolère ces opposants et d'autres périodiques voient le jour : « *Revolucion Social* », « *El Obrero Internacional* », « *La Internacional* ». Et, malgré la dictature, l'effervescence révolutionnaire ne cesse pas ; les frères Flores Magon fondèrent en 1900 « *Regeneracion* », publication qui, au cours des luttes, deviendra franchement anarchiste et transformera Ricardo Flores Magon en une figure dominante du mouvement révolutionnaire mexicain (6).

Après le renversement du régime de Porfirio Diaz se produisit un des faits les plus importants du syndicalisme indo-américain : la fondation à Mexico de la Maison de l'Ouvrier Mondial qui favorisera la parution de périodiques tels que « *El Sindicalista* », « *Emancipacion Obrera* », « *Revolucion Social* », « *Ariete* ». L'Ecole Rationaliste est inaugurée le 13 octobre 1915, pour commémorer l'exécution de Francisco Ferrer. Venustiano Carranza reconnaît le bien fondé des revendications agraires et, les prenant pour base, les syndicats forment des milices qui appuieront la Révolution Constitutionnelle au point d'en arriver à créer un corps sanitaire anarchiste et dans lequel les infirmières portaient la jupe noire et la blouse rouge...



« Favelas » à Rio de Janeiro, « Bidonvilles » à Buenos Ayres, « Ranchos » à Caracas, Bogota ou Lima, le spectacle de la baraque fabriquée avec des moyens de fortune, distinctif de la population déshéritée et laissée en marge, est présent dans toutes les villes de l'Amérique Latine.

AUJOURD'HUI

Comme il n'était pas question de faire tenir dans ces deux pages une étude détaillée du syndicalisme dans chacune des 19 républiques, nous avons surtout cherché à mettre l'accent sur l'influence exercée par l'anarcho-syndicalisme dès les premiers pas du mouvement ouvrier contemporain, influence qui dura jusqu'aux années 1920, où intervint alors un événement se déroulant aux antipodes qui perturba radicalement une évolution que l'industrialisation n'aurait pu que renforcer. Cet événement fut la révolution russe qui ébranla des fondements syndicalistes beaucoup plus solides que ceux d'Indo-Amérique, puisque la Conférence Nationale du Travail d'Espagne adhéra provisoirement à la III^e Internationale et envoya des délégations en Russie afin qu'elles puissent témoigner sur le phénomène soviétique. Trois ans plus tard, le mirage s'étant envolé, la C.N.T. se retirait de la III^e Internationale ; mais en Amérique, où l'anarcho-syndicalisme n'était pas aussi solidement enraciné dans les masses ouvrières qu'en Espagne, l'enthousiasme soulevé par la Révolution d'Octobre fut tel que le syndicalisme délaissa l'orientation libertaire.

En outre, la Russie soviétique, cherchant à rompre l'encerclement capitaliste, envoyait de l'argent et des agitateurs partout où il y avait des chances d'exploiter des situations troublées. En Amérique, les deux agitateurs les plus importants furent l'Indien M.N. Roy, qui quittera plus tard le P.C. pour se tourner vers un humanisme transcendant, et le Japonais Sen Latayama. Ce sont eux qui furent à l'origine de la plupart des partis communistes d'Amérique latine. Mais quand se furent dissipés les premiers effets de l'euphorie révolutionnaire et quand l'U.R.S.S. commença à montrer les multiples défauts de son système, le communisme se heurta à la concurrence du nationalisme. Ce sentiment se trouve développé à profusion dans tous les pays jeunes qui eurent à subir une colonisation. Dès les premiers moments du syndicalisme, les partis politiques latino-américains comprirent qu'il représentait une immense force et cherchèrent, et réussirent souvent, à en tirer profit en exploitant le sentiment nationaliste facile à exciter chez des peuples qui subissent l'exploitation étrangère.

Aujourd'hui, les syndicats indo-américains sont des instruments que les chefs politiques manient à leur gré, aussi bien ceux de l'opposition que ceux qui sont installés au pouvoir. Des dictateurs comme Peron en Argentine et Getulio Vargas au Brésil se servirent du mouvement ouvrier comme point d'appui. En exploitant l'amour-propre de l'humble travailleur auquel ils font croire qu'il est vraiment installé dans le fauteuil présidentiel et que le dictateur n'est autre chose qu'un mandataire, de nombreux gouvernements ont pu mettre sur pied une véritable force de choc capable de faire reculer même l'armée.

Bien que Robert J. Alexander (8) affirme : « Le syndicalisme d'Amérique latine est en même temps une force révolutionnaire et un élément de stabilité politique. S'il est vrai que son objectif est d'obtenir des changements radicaux dans l'économie et la société, lui-même paraît convaincu que de tels changements doivent se produire d'une façon ordonnée et constitutionnelle... », la réalité est tout autre. Dès qu'on analyse les situations de plus près, on s'aperçoit que dans chaque pays, si les syndicats font impression de l'extérieur, ils ne cultivent en fait aucun ferment révolutionnaire.

Les occasions sont fréquentes où les revendications de la base sont dénaturées par les comités qui la représentent, et cela quelles que soient les centrales syndicales. Aussi bien celle qui adhère à l'O.R.I.T., branche américaine de la C.I.S.L., que celle de la C.L.A.S.C., branche américaine de la C.I.C.S., que celle de la C.T.A.L. influencée par les communistes.

Les ouvriers d'Amérique latine, bien que leur revenu par tête soit un des plus faibles du monde, subissent une politisation contraire à leurs véritables intérêts économiques et de classe. Si l'on se place au point de vue du syndicalisme d'inspiration révolutionnaire, la situation paraît plutôt déprimante. D'autant plus que si on jette un regard vers l'Europe, on s'aperçoit que là aussi la politisation du syndicalisme y devient de plus en plus patente.

(1) « Si l'on entend seulement par mouvement ouvrier les organisations, syndicats, coopératives ou partis composés principalement de travailleurs, le mouvement ouvrier latino-américain ne constitue encore, dans beaucoup de cas, qu'une imitation maladroite des organisations européennes ou nord-américaines. » Victor Alba, *Le Mouvement ouvrier en Amérique latine*, Les Ed. Ouvrières, Paris 1953, p. 7.

(2) Le Mouvement ouvrier latino-américain, Moisés Poblet Troncoso, *Fondo de Cultura Economica*, Mexico 1946, 296 pages. Bien que l'auteur donne droit de cité au syndicalisme apocryphe fondé par les dictateurs cet ouvrage offre cependant un excellent matériel d'information.

(3) Robert J. Alexander donne 1851 comme date de fondation de l'Union Typographique. Il « *fidelismo* » e il *sindicalismo latino-americano*, *Comunita*, Milan novembre 1962, p. 35.

(4) Victor Alba, op. cit., p. 101.

(5) Moisés Poblet Troncoso, op. cit., p. 253.

(6) Les idées de Ricardo Flores Magon sont aussi défendues par « *El Hijo del Ahuizote* » édité par Daniel Cabrera, par « *La Reforma Social* » publié à El Paso, par « *Revolucion* » publié à Los Angeles à partir de 1907 ainsi que par d'autres périodiques.

(7) L'adhésion fut entérinée par le Congrès du Théâtre de la Comédie à Madrid en 1919 et la démission par la Conférence de Saragosse en 1922.

(8) Op. cit., p. 35.

DE MADRID...

La crise de l'Université espagnole, qui aboutit à la grève et aux manifestations de ces derniers jours, prend racine dans le manque de représentativité du S.E.U. (Sindicato Español Universitario).

Jusqu'à maintenant, le S.E.U. s'est limité à représenter le gouvernement devant les étudiants, alors qu'il aurait dû être le porte-voix des universitaires.

Nous avons espéré que l'évolution logique de notre syndicat nous conduirait vers la démocratie. Nous voulons que notre syndicat soit régi par nos représentants élus. Pour cette raison, nous ne reconnaissons aucune hiérarchie imposée.

Bien que notre malaise soit ancien, certains incidents ont déclenché la grève et provoqué les manifestations.

Février 1965

L'aumônier de la Faculté des Sciences de Madrid, Angel Zorita, organise un cycle de conférences sur le thème : « la paix véritable, aujourd'hui », et ceci malgré l'interdiction de ses supérieurs ecclésiastiques. Les autorités civiles interdisent ces conférences.

MERCREDI 17 : Le professeur Montero Diaz décide, malgré l'interdiction, de donner sa conférence.

JEUDI 18 : La seconde conférence qui devait être faite par le professeur Aguilar Navarro est interdite. Les étudiants manifestent publiquement à la Cité Universitaire, sans qu'il se produise de chocs graves avec la police.

VENDREDI 19 : Le père González Ruiz donne sa conférence, malgré l'interdiction des autorités académiques. Le Directeur général de l'Enseignement Universitaire affirme que l'interdiction a été prononcée sous la pression de l'autorité religieuse.

SAMEDI 20 : Le professeur Aguilar Navarro tente, sans y parvenir, de tenir la conférence qui avait été interdite deux jours auparavant. Les étudiants présents décident de se constituer en « IV^e Assemblée Libre des Étudiants » et revendiquent les points suivants :

- (1) Syndicat autonome, démocratique et représentatif.
- (2) Amnistie pour les étudiants suspendus et emprisonnés au cours des événements antérieurs.
- (3) Liberté d'expression à l'Université Espagnole. Ce qui implique le refus de la nouvelle « loi d'associations », qui est en contradiction avec la Déclaration des Droits de l'Homme de l'O.N.U., à laquelle l'Espagne a souscrit (art. 19 et 20).
- (4) Solidarité avec les travailleurs espagnols.

LUNDI 22 : L'assemblée convoquée à la Faculté des Sciences ne peut terminer ses débats, car la police intervient.

MARDI 23 : L'assemblée prévue à la Faculté de Droit doit se réunir à la Faculté de Philosophie, après une nouvelle intervention de la police.

MERCREDI 24 : Plus de 3 000 étudiants se réunissent à l'entrée de la Faculté de Philosophie pour assister à la réunion présidée par les professeurs Aranguren, García Calvo, Montero Diaz et García Berchel. Les débats ont lieu dans le calme et, à la demande des élèves, l'assemblée décide de communiquer les conclusions de la réunion du 20 mars au recteur. Plus de 2 000 étudiants se joignent aux 3 000 assistants et une marche pacifique et silencieuse est organisée. Les professeurs cités ci-dessus conduisent le cortège vers le pavillon du rectorat.

La marche est stoppée par d'importantes forces de police. Les manifestants adoptent une résistance passive et s'assoient sur le sol, où ils demeurent malgré les jets d'eau froide des lances d'incendie. Devant cette résistance stoïque, la police charge avec brutalité, blessant plusieurs manifestants, dont un, Luis Poveda Sánchez risque de perdre un

Cette lettre nous a été adressée, voici quelques jours, par un étudiant espagnol de l'Université de Madrid.

G. S.

œil. Les professeurs sont arrêtés, ainsi que de nombreux étudiants. Mille policiers environ ont participé à cette action.

JEUDI 25 : Cinquième session de la « IV^e Assemblée Libre des Étudiants », à laquelle assistent 3 000 étudiants et les professeurs García Calvo, Aguilar Navarro et Tierno Galván. Une motion demandant la grève générale est déposée. Des messages de solidarité, adressés par les étudiants hispano-américains, français et nord-américains résidant en Espagne, sont lus.

Le Conseil des Professeurs de la Faculté des Sciences Politiques et Économiques (CC PP EE) se réunit et approuve une motion qui inclut tous les points approuvés par « l'Assemblée Libre des Étudiants », auxquels ils ajoutent les revendications suivantes :

- Liberté de l'enseignement à l'Université.
- Election des recteurs par les professeurs.
- Liberté des activités culturelles.

VENDREDI 16 : Les professeurs Montero Diaz, Tierno Galván, Aranguren et García Calvo sont suspendus pour avoir contrevenu au « Règlement de Discipline Académique ». La Faculté de Philosophie et Lettres est fermée.

LUNDI 1^{er} MARS : La police interdit la réunion de l'Assemblée.

MARDI 2 : 2 000 étudiants manifestent au centre de Madrid. Ils sont brutalement dispersés par les forces policières.

Les universités de Salamanque, Séville, Barcelone, Grenade... se solidarisent avec Madrid.

Il faut souligner la brutalité des policiers et le manque de véacité des informations publiées par la presse espagnole. De son côté, « Radio Nacional » indiqua que le deux mars, les manifestants étaient au nombre de 600, et qu'ils s'agissaient de « gamberros » (' lousons noirs) et d'éléments incontrôlés.

Les origines de notre journal (III) par L. LOUVET

DANS le numéro suivant du *Libertaire*, une lettre paraît, adressée à Sébastien Faure ; elle est signée du compagnon Bordat (6). Ce dernier est bien placé pour en connaître car il a été au cœur de ce qui devait devenir l'affaire Cyvoct.

« Je ne puis donner, écrit-il, par un raisonnement suivi des faits, que je connais bien, que des arguments pour défendre Cyvoct. » Il est évident que la moindre imprudence de sa part pouvait compromettre le véritable auteur de l'attentat de Bellecour et qu'il se refusait à jouer les délateurs. Pour lui, Cyvoct n'est ni coupable ni complice et il n'a aucun lien direct avec le ou les terroristes. D'ailleurs le jury avait répondu : non à une première question sur le fait d'avoir causé volontairement la mort de la victime.

Evoquant ensuite la position juridique du bagnard ce témoin impartial fait observer que l'accusé n'a pas été extradé sur le chef d'accusation invoqué. Ce qui devait jouer, après le procès, en sa faveur puisque la peine de mort prononcée fut, deux mois après, sur intervention du président de la République commuée en vingt ans de bagnes. « Cyvoct, poursuit-il, était un jeune homme plein de bons sentiments, mais sa famille, quelque peu rétrograde, l'avait poussé dans une voie contraire en l'embarquant dans les cercles catholiques ». Alors âgé de 19 ans, il assiste à une conférence donnée par Bernard (7) et Bordat à Lyon au cours de laquelle il prend contact avec les idées anarchistes et, le lendemain, venu trouver l'un des orateurs, il déclare : « Je désire être des vôtres, dites-moi, je vous prie, ce qu'il faut faire pour entrer dans votre Société où je m'emploierai pour être utile à la propagande. »

Et il fit comme il l'avait promis. Or, l'article du *Droit social* incriminé avait paru plusieurs semaines auparavant ; Cyvoct ne pouvait en être l'auteur de toute évidence. Bordat donne le nom du mystérieux échetier : Damian fils (8) qui, précise-t-il, compromis dans le procès de l'Internationale, ne fut « grâce à sa lâcheté condamné qu'à six mois (je ne sais même pas s'il les a faits, je crois que non) et je souligne que Cyvoct, non seulement n'est pas l'auteur de l'article : *Un bouge*, mais qu'il n'en avait pas eu connaissance jusqu'au moment où l'avocat général en a donné lecture à son procès ». Le comble en effet était que par le verdict prononcé l'accusé avait été quatre fois acquitté en tant que *meurtrier* et condamné à mort comme *journaliste*. Car, le « clou » de l'accusation étant le fameux article, le jury avait répondu *oui à la majorité*, à une quatrième question ainsi formulée : « Cyvoct est-il tout au moins coupable d'avoir, par ses provocations, poussé le ou les auteurs à commettre l'attentat ? Et, à l'heure où le *Libertaire*, sous l'impulsion de Sébastien Faure, entreprenait une campagne de presse qui se voulait salvatrice, la victime d'une erreur judiciaire certaine expiait, selon le terme bourgeois, au bagne depuis douze longues années un crime qu'il ne pouvait

avoir commis, ce que les autorités savaient certainement puisque leur chef, un nommé Fabreguettes, avait déclaré à un avocat qu'il n'existait aucune preuve matérielle, mais qu'il espérait une condamnation grâce à une preuve morale suffisante.

Eu quelques mots donnons un « supplément d'information ». A « l'Assommoir », lieu de rendez-vous de la bourgeoisie lyonnaise, boîte de nuit à la mode, une bombe éclate dans la nuit du 22 au 23 octobre 1883. Plusieurs consommateurs sont grièvement blessés et le patron de l'établissement plus légèrement atteint. Dans un des boxes — les boxes étaient séparés par des rideaux — sous une table avait jailli un trait lumineux. Un jeune homme, Louis Miodre, met le pied sur l'objet en combustion lorsqu'une déflagration se produit entraînant le bris de ses deux jambes. Il devait mourir quelques jours après, refusant d'entrer dans les vues des enquêteurs qui tentaient de lui dicter une déposition à l'avantage de leurs recherches en cours. C'était évidemment dans les milieux anarchistes qu'il fallait chercher les auteurs du crime, dit l'acte d'accusation. Cet « évidement » est plein d'enseignements !

Des témoins ont vu quitter précipitamment le box voisin de celui où s'est produit l'explosion. Il s'agit d'une femme accompagnant un homme rasé portant lorgnon. Ces signalements inciterent la police à identifier aussitôt une habituée et un militant anarchiste, Cyvoct, qui assurait-elle, avaient quitté ensemble Lyon le lendemain même. Ce dernier d'après les rapports de police avait organisé des réunions et excité à la violence à la tribune. Et ils ajoutaient qu'ayant séjourné à Lausanne pour établir un alibi il était revenu à Lyon clandestinement pour le quitter après l'affaire de Bellecour.

Passé en Belgique, Cyvoct se lie avec un compagnon, Paul Métayer, qui devait trouver une mort tragique le 23 février 1883, près de Bruxelles. Transportant, accompagné de son ami Cyvoct, un engin qui explosa dans sa poche, il fut frappé à mort. Dénoncé par le cocher qui les transportait, Cyvoct est arrêté et son extradition sollicitée. Il était porteur d'un lorgnon et aussi d'une barbe bien fournie. C'est autour de cette fameuse barbe que défense et accusation s'opposèrent aux Assises.

Lors de l'instruction, il ne fut pas reconnu par les victimes, alors guéries, mais après qu'on l'eût fait raser. Malgré ses protestations, elles revinrent sur leurs premières dépositions, affirmant que c'était bien là le personnage du box n° 2. Des témoins dont il fournit les noms affirmèrent sur commission rogatoire qu'il était à Lausanne à l'heure de l'explosion meurtrière et qu'ils avaient passé la soirée ensemble. Alibi de complaisance rétorque l'accusation. Des condamnations politiques précédentes pour propagande anarchiste fournissent un argument à l'avocat général, la mort de Métayer en Belgique également, et l'histoire de la barbe ou de la non-barbe est interprétée par lui en défaveur de l'accusé. Après deux jours de débats et une défense maladroite, c'est la condamnation, grâce à un artifice judiciaire,

qui entraîne une protestation du jury après le prononcé du jugement.

Par une noble réaction à cette inique sentence, Cyvoct refuse de signer tout recours en grâce. « Si l'arrêt est cassé tout sera remis en cause, sinon je refuserai toute clémence, d'où qu'elle vienne, car je préfère la mort sur l'échafaud à la chaîne du bagne », déclare-t-il. Telle est sa thèse. Il attendit deux mois, puis Jules Grévy le grâcia, substituant au supplice de la guillotine la longue agonie du bagne, pour vingt ans. Cyvoct avait alors 26 ans ! Il est un rare exemple d'un condamné grâcié malgré lui.

A la suite de la campagne du *Libertaire*, le parti socialiste s'émut. Ses députés adressèrent une requête au gouvernement qui fut repoussée. Et le journal *Le Matin* pouvait annoncer, quasi triomphalement, le 29 février 1896, que toute grâce était refusée au forçat Cyvoct. Plus tard, à force d'interventions, la situation devait changer et Cyvoct était libéré. Mais ce n'était plus le même homme ! (9).

Néanmoins, malgré cet échec relatif, le journaliste anarchiste ne s'avoua pas vaincu ; il avait, quant aux condamnations abusives prononcées durant la « période héroïque », de multiples dossiers à plaider et il n'entendait pas faillir à sa tâche. Nous allons le voir à l'œuvre sans discontinuer.

(A suivre.)

(6) L'un des accusés du procès des « internationalistes » de Lyon dit « procès des 66 » il avait pour compagnons de box : Kropotkine, Emile Gautier, Pierre Martin et le fameux Garraud, dit Valadier, qui devait renseigner la police sur l'activité de Cyvoct en Suisse. Il avait auparavant, outre ses activités journalistiques, défendu à la tribune, dans des réunions de propagande, les mineurs de Montceau-les-Mines dont le procès en 1882 avait alors été suspendu. L'attentat de « l'Assommoir », qui semble avoir été un riposte à la répression en Saône-et-Loire, fit interrompre le procès, qui reprit en décembre pour se terminer par de lourdes condamnations. Charles Malato, l'auteur des « Joyeusetés de l'exil » et de plusieurs œuvres sur l'anarchisme mit en scène les protagonistes de cet incident judiciaire dans « La Grande grève » roman social. Bordat, condamné à cinq ans de prison et à dix ans de surveillance ne fut grâcié — avec Pierre Kropotkine, condamné aux mêmes peines — qu'en janvier 1886.

(7) Ce militant, qui menait une propagande parallèle à celle de Bordat, fut condamné dans le procès des 66 à la même peine, qui frappait ce dernier et Kropotkine. Il fut grâcié six mois avant eux (août 85) et abandonna l'anarchisme pour militer dans les rangs socialistes.

(8) En l'occurrence Damian fils n'était que le « porte-plume » de Valadier agent provocateur que la police avait introduit au sein des compagnons lyonnais.

(9) Moins chanceux avec les syndicalistes — d'inspiration quésdiste — Cyvoct se vit refuser leur appui dans un congrès de « groupes corporatifs » tenu à Montluçon en 1887. Mais l'année suivante, à Bordeaux, les mêmes groupements s'intéressèrent à son cas et un vœu d'amnistie fut adopté à l'unanimité. Ce n'est que dix ans après, en mars 1898, que le condamné fut libéré. Il participa aussitôt à une campagne de réunions publiques en faveur de la libération de tous les bagnards politiques. Puis il tourna bride, s'intéressa à la politique, et se présenta, comme socialiste protestataire favorable à une amnistie générale, aux élections législatives du 8 mai 1898. Il fut blackboulé recueillant dix fois moins de voix que le candidat le plus favorisé, ce qui ne l'empêcha pas, par la suite, de prêter son concours à des groupes libertaires pour assurer des réunions. Il mourut en 1930. Sa fin passa inaperçue.

Informations Internationales ● Informations Internationales ● Infor

Recueillies par les militants et les correspondants du Groupe de Liaisons Internationales

ARGENTINE

Le sénateur Celestino Gelsi a déclaré devant le Sénat, que de nombreux adolescents quittaient l'Argentine à destination de l'U.R.S.S., où ils étaient éduqués selon les principes marxistes et préparés à la guerre de guérillas.

Gelsi, qui accuse la légation russe de Montevideo (Uruguay) d'affirmer que « des jeunes gens ont quitté le pays, par l'intermédiaire de l'agence de tourisme « American Tour », qui est une filiale du consulat soviétique ». Ces adolescents seraient, dans un pre-

mier temps, dirigés sur l'Italie, puis incorporés à « l'Université Patrice Lumumba ». Gelsi précise que des faits analogues ont été enregistrés en Bolivie et au Pérou.

AUTRICHE

La Communauté Mondiale des Gitanes a rendu publique une déclaration dans laquelle elle rappelle qu'il y a quatre ans, elle avait entrepris des démarches auprès du gouvernement de la République Fédérale Allemande pour que soient indemnisées les fa-

milles auxquelles appartenaient les 3 500 000 victimes assassinées par les nazis.

La Communauté Mondiale des Gitanes, dont le siège était à Montreuil (Seine), vient d'être annulée par un décret du gouvernement français publié au « Bulletin Officiel » du 3 mars. Le siège de l'association est désormais à Vienne.

BELGIQUE

Le colonel nord-américain Burgess Radwell qui dirigea les troupes interventionnistes au Congo, a déclaré au

roi Baudouin : « It was a real thrill, Your Majesty. » (Ce fut très excitant, Majesté.)

BRESIL

Malgré la décision judiciaire de mise en liberté, le militant paysan Francisco Juliao est toujours détenu à la prison de Recife. L'avocat Joao Battiste Zacariotti dénonce les tortures auxquelles a été soumis l'ancien gouverneur de l'Etat de Goiás, Mauro Borges.



La gestion ouvrière

C'EST avec raison que les militants de notre Fédération Anarchiste, chargés par notre Congrès de dégonfler le mythe électoral, ont mis l'accent sur la gestion ouvrière. De tout temps les anarchistes ont profité de l'agitation périodique entretenue par les partis politiques et l'Etat en telle occasion et il suffit de consulter la collection de notre journal depuis 1945 pour se rendre compte que, bien décidés à construire, nous avons sans cesse préconisé le remplacement du gouvernement de l'Etat et des partis par le gouvernement de l'Atelier. Mais nous devons convenir que l'organisation du travail par les travailleurs eux-mêmes a reçu ses lettres de noblesse au cours des assises ouvrières et qu'elle est devenue la base fondamentale de la doctrine anarcho-syndicaliste.

L'HISTOIRE

Si dès l'origine de l'humanité les hommes posent le problème du travail collectif, il faut attendre le Moyen Age pour qu'à travers les organisations de métiers plus ou moins ésotériques, certains remettent en question la propriété privée des moyens de production, la hiérarchie dans le compagnonnage et la répartition du bénéfice des travaux collectifs. A vrai dire, tout cela est confus et lorsque les compagnons attaquent la maîtrise, ils le font autant pour défendre leurs libertés contre le despotisme que pour défendre leur salaire. Leurs revendications « gestionnaires » tendent à faciliter leur accession à la dignité de maître plutôt qu'à la supprimer.

Le socialisme utopique qui, au début du seizième siècle essaie de donner une structure doctrinale aux révoltes des paysans et des artisans, ne sera guère plus précis sur la gestion de la production et il faudra attendre le curé Meslier, pour découvrir, au milieu du bavardage humanitaire de son temps, des pages qui traitent de l'organisation et de la répartition des fruits du travail sur une base égalitaire.

Mais il revenait à Proudhon et aux ouvriers des premières chambres syndicales de dégager les aspirations gestionnaires, du socialisme utopique et du socialisme Césarien. A Bâle, en 1869, le Congrès de l'Internationale posait le pro-

blème de la suppression du salariat, de la gestion des entreprises par les travailleurs eux-mêmes, formules reprises par tous les Congrès syndicaux et codifiées par la Charte d'Amiens.

Jusqu'au milieu du siècle dernier, la revendication gestionnaire est relativement simple. Elle s'inscrit en marge du gouvernement et du régime même si celui-ci soutient la classe dominante. Elle se heurte aux traditions, à la morale, au moyen financier, mais lorsque l'homme — et le fait n'est pas rare — a une connaissance suffisante de sa profession, lorsqu'il acquiert des moyens financiers, lorsqu'il se fait accepter par le corps de métier, il peut accéder à la gestion d'une entreprise. L'artisanat assure la majorité de la production et la gestion de l'industrie fragmentée ne représente pas pour les travailleurs des difficultés insurmontables. Le vingtième siècle et l'évolution des techniques devaient modifier tout le problème.

L'ECONOMIE MODERNE

Oui, le mouvement ouvrier révolutionnaire, le mouvement libertaire ont raison de proposer aux hommes LA GESTION DES MOYENS DE PRODUCTION ET D'ECHANGE. Mais il est indispensable que cette proposition soit faite dans la clarté. Il est indispensable que les militants voient le problème, non plus à l'échelle de l'industrie artisanale du siècle dernier, mais en ayant bien dessinées devant les yeux les perspectives prodigieuses qu'ouvre la technique moderne.

L'objet fabriqué est aujourd'hui tributaire de matières premières dispersées dans le monde entier. Sa fabrication est conditionnée par des manipulations qui supposent des connaissances techniques considérables, enfin son prix de revient est influencé par sa fabrication en grande série. Or il ne faut pas perdre de vue que pour que la proposition gestionnaire soit acceptée par le plus grand nombre, il faut que la gestion ouvrière puisse offrir des garanties sérieuses aux hommes qui désirent toujours plus d'objets dans des conditions meilleures. Ces garanties dans la période actuelle peuvent nous les fournir de façon que la gestion ouvrière soit pour nous autre chose qu'un thème de propagande ? Quels sont les moyens de gestion dont nous disposons ?

TROIS METHODES

La gestion d'une entreprise par son personnel suppose une entente entre les ouvriers de la fabrication, les techniciens, l'administration car le maintien et le fonctionnement de tous ces services est indispensable. Tout au plus, peut-on envisager et sous certaines conditions, la suppression de la maîtrise non directement engagée dans la fabrication ou l'administration, simplement chargée de la surveillance. Pour réaliser cette entente entre le personnel, il existe trois moyens :

1° Le premier, qui est la tarte à la crème de tous les idéologues, est l'éducation. Il consiste à former parmi les ouvriers les techniciens qui demain pourront remplacer les cadres défaillants.

2° Le second est la propagande qui consiste à persuader les cadres et les techniciens que le moment est venu de faire leur « nuit du 4 août » et de déposer sur l'autel de la gestion leurs privilèges.

3° Le troisième, c'est la « mitraille ». Il faut convenir que de nos jours, c'est le plus efficace et de toute manière le plus employé. Il consiste à « conseiller » aux cadres et aux techniciens de continuer à faire leur travail sans se préoccuper, ni du régime de l'entreprise où ils l'accomplissent, ni du salaire qu'ils recevront en échange et cela au nom de la classe, de la révolution, ou pour toutes autres raisons de ce genre et sous menaces précises et généralement convaincantes.

LE CHOIX

J'ai voulu poser le problème de la gestion dans toute sa simplicité en écartant volontairement toutes les difficultés techniques multiples qu'elle suppose car, avant même que soit élaboré un projet cohérent de gestion d'une industrie ou d'une économie, il se posera le problème plus élémentaire des moyens à l'échelle d'une morale, et ce problème, il faudra le résoudre.

C'est pour ma part ce que j'essaierai de faire dans un prochain article.

Maurice JOYEUX.

A PROPOS DE LA PARUTION DE "L'HUMANITÉ NOUVELLE"

LE monde communiste craque ! Ce qui fut le ressort de son étonnante cohésion, ce qui fit l'admiration des hommes d'ordre et souleva la colère des révolutionnaires romantiques, sa discipline de fer, s'est distendue. Ambitions particulières, dévotionnisme, vieillissement ? Un élément nouveau va nous permettre d'examiner sur pièces ce phénomène de dégénérescence, qui peut être gros de conséquences pour l'évolution d'un prolétariat, que, dans sa grande majorité et plus ou moins directement, le Parti communiste continuait à contrôler.

Cet élément nouveau, c'est la parution d'un journal de l'opposition au communisme officiel, « L'Humanité Nouvelle ».

« L'Humanité Nouvelle » s'intitule l'organe de la Fédération des Cercles Marxistes. J'ai sous les yeux le numéro 1 de ce périodique qui ne manque pas d'intérêt. Je sais, vous haussez les sourcils ; encore une de ces feuilles trotskystes, pensez-vous, au caractère confidentiel et réservé aux intellectuels torturés par le désir de mieux pénétrer dans la pensée subtile des maîtres vénérés et barbus de l'histoire du marxisme. Détrompez-vous !

Il est vrai que rien à première vue ne différencie ce journal d'opposition des nombreux hebdomadaires que le parti fait paraître, surtout en province. On y retrouve le même jargon, le même ton sentencieux que prennent les « grands militants » pour faire la leçon aux galopins de la base, le même vocabulaire pour initiés. La contradiction qui ne touche pas au fond est de surface. Elle consiste à accentuer telle proposition ou à effleurer telle autre, de donner de l'importance à un personnage plutôt qu'à un autre, à prendre le contrepied de la politique du parti, à puiser dans l'arsenal doctrinal pour mettre en valeur ou condamner ce que le parti minimise ou accentue. L'Iroquois qui referait surface après plusieurs saisons d'hibernation se retrouverait à l'aise en prenant connaissance de ce digest expurgé de l'Évangile selon saint Khrouchtchev...

Ce qui caractérise cette feuille, ce qui lui donne un ton différent à la fois des journaux trotskystes et des journaux du parti, c'est sa « radicalisation » et j'emploie ce terme en lui laissant ce sens bourgeois qui définissait si bien la presse de notre III^e République où la doctrine n'était que le paravent des luttes sourdes, d'influence, de querelles, de prestige,

d'opposition d'hommes à l'affût de la place et de la prébende qui lui conférerait de la couleur. La méthode chinoise, la méthode italienne, le léninisme, le stalinisme, tout cela peut bien être ballotté dans ces pages comme bouchon sur une mer déchainée, le lecteur attentif ne s'y trompera pas. Cette opposition ne se bat plus pour des idées, elle se bat pour des interprétations de textes et ces interprétations recouvrent des appétits d'hommes. A ! nous sommes loin de l'époque où l'égorge se laissait condamner car son innocence reconnue on pourrait mettre en doute l'infailibilité du parti. Et l'infailibilité du parti était essentielle au triomphe de la révolution. De nos jours, et après avoir lu « L'Humanité Nouvelle », Plisnier renoncerait à écrire « Faux passeport », et Koestler « Le Zéro et l'Infini ».

La parution de ce journal marque un tournant. Jusqu'alors les oppositions dans le parti communiste avaient été des oppositions de fond. En France, nous avions connu, peu après le congrès de Tours, des oppositions de droite. Des socialistes, un instant égarés rejoignaient la démocratie parlementaire. Des oppositions de gauche resserrées autour de Trotsky végétaient. Des oppositions de personnes, à vrai dire importantes, celles de Marion, de Doriot, de Marty et de quelques autres avaient créé des remous. Mais aucun de ces hommes n'avait influencé un nombre important de militants, et, de toute façon, tous ces groupes et tous ces hommes avaient rejeté la politique de Staline, essayé de dissocier celui-ci de Lénine, proclamé l'erreur du parti russe, proposé des mots d'ordre différents de celui de l'Internationale, condamné l'action de cette dernière. Cette fois-ci, rien de semblable.

A « L'Humanité Nouvelle », si j'en crois les titres, on est marxiste-léniniste et on considère Staline comme le continuateur de l'œuvre des grands ancêtres. On dénonce l'agression américaine contre le camp socialiste. On est pour une politique française de la paix ou d'autre chose ; on a ses propres hérétiques qu'on cloue au pilori avec des arguments que ne désavouerait pas Ducloux. Ah ! pardon, on consacre de larges pages à la Chine, mais c'est bien compréhensible, c'est elle qui paie tout ce papier noir. Enfin et surtout, on dénonce les révisionnistes, entendez par là, la clique qui entoure Waldeck Rochet.

En transportant la querelle Moscou-Pékin à Paris « L'Humanité Nouvelle » se garde bien de revenir sur le révision-

nisme marxiste qui débuta avec Plékhanov, se continua par Lénine pour aboutir au stalinisme. Tout au plus souligne-t-on les différends idéologiques apparents qui opposent les deux capitales, sans d'ailleurs nous informer sur le décalage de temps qui fait que la Chine n'est pas opposée mais en retard sur la Russie, que sa situation est comparable à la situation de cette dernière vers les années 32, période du « grand lessivage » dans les campagnes et que pour des raisons identiques, la Chine aboutira obligatoirement dans quelques années au point où en est aujourd'hui l'ex-« patrie des travailleurs ».

L'opposition que représente « L'Humanité Nouvelle » est sans avenir car elle est opposition dans le clan sans différenciation idéologique qui justifie le choix. Tout au plus peut-on envisager que la radicalisation du parti ou des partis communistes s'accroissant, permettra des regroupements et que cette opposition parviendra à négocier avec le parti une banquette ou un tabouret, le ralliement étant alors justifié par des grimaces dialectiques qui ne tromperont personne. Ce qui ne veut d'ailleurs pas dire que cette opposition ne rassemblera pas des militants, mais les différences seront si minimes entre les clans qu'on assistera à des luttes de prestige qui accentueront le pourrissement de ce parti qui, insensiblement, glisse de la discipline farouche, qui fut la sienne, à un opportunisme de ses membres qui s'abritent sous des mots qui ne recouvrent que des appétits. Et plus lentement, la radicalisation des cadres, des dirigeants influera sur la masse des militants qui de plus en plus s'éloigneront de ce type de soldat révolutionnaire que Lénine créa et qui avait perdu quelque chose de l'humain.

De toute manière, ayant perdu l'occasion de former en France un grand parti blanquiste, les oppositions au Parti Communiste Français rejoignent à travers leurs querelles, sans signification, la maison-mère sur le fond.

Une page de l'Histoire du marxisme est tournée, le vieillissement commence, et de toute façon en servant d'abcès de fixation « L'Humanité Nouvelle » permettra au mouvement ouvrier français de tradition libertaire de se différencier d'un courant qui fut considérable, qui influença un siècle et qui à son tour est rentré dans l'ère de la décrépitude ce qui, on nous permettra de le dire avec ironie, rentre dans le cadre de l'enseignement de Marx.

MONTLUC.

GRANDE-BRETAGNE

Le groupe anarchiste de Glasgow nous informe que le Comité écossais des 100 est en train d'organiser une manifestation contre la base américaine de sous-marins atomiques du Holy Loch et une base britannique d'armes atomiques située dans le même secteur. Cette manifestation aura lieu le 26 juin. Les personnes qui désireraient y participer peuvent obtenir tous renseignements complémentaires en écrivant à S.A.R.L., 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GUATEMALA

Des guerilleros révolutionnaires, exploitant le désordre politique qui règne dans le pays, sont entrés en action au Guatemala. Ces groupes de combat, bien équipés, et qui opèrent

dans les régions montagneuses de Izabal, comptent entre 150 et 300 hommes. Ils ont des milliers de partisans dans les villes, et particulièrement dans la capitale où ils distribuent régulièrement des pamphlets et leur journal : « Revolución Socialista ». (New York Times.)

HOLLANDE

Le général allemand Heinz Trettner, inspecteur général de l'armée de la R.F.A., récemment décoré par le gouvernement des U.S.A. pour services rendus à l'O.T.A.N., est le même qui, en 1940, dirigeait le bombardement de Rotterdam.

URUGUAY

Des éléments nazis, selon la police de Montevideo, ont mitraillé une synagogue de la capitale, dans la nuit du 10 mars. Il s'agirait de représailles

pour l'assassinat du nazi Herbert Cukurs. (A.B.C.)

U.S.A.

Les Etats-Unis d'Amérique se procurent en Amérique Latine : 85 % du café dont ils ont besoin, 95 % des bananes, 76 % du sucre, 40 % du cacao, 62 % du cuivre, 58 % du fer, 52 % du zinc, 43 % du pétrole, 42 % de la bauxite et 71 % du glucinium.

Aussi attachent-ils une grande importance à conserver tous ces multiples avantages ; ils sont prêts aux plus grands sacrifices pour maintenir en place les oligarchies latino-américaines ou pour promouvoir, si la situation le réclame, une junte militaire qui sera à leurs ordres.

Le 20 janvier, plusieurs centaines de manifestants, dont des militants de l'I.W.W. (Industrial Workers of the World, syndicalistes révolutionnaires), ont manifesté devant le *Federal Buil-*

ding de Chicago, pour protester contre les bombardements du Nord-Vietnam par l'aviation U.S. (*Industrial Worker*).

— L'Association des Médecins Américains vient de déclarer que le principe des soins gratuits pour les retraités est mauvais pour le moral de la nation. (*Industrial Worker*.)

— D'après un rapport du Bureau des Affaires féminines du ministère américain du Travail, 35 millions de personnes vivent dans la pauvreté aux Etats-Unis (revenu annuel inférieur à 3 000 dollars), dont 14 millions de femmes âgées de plus de 16 ans. Parmi elles, 3,5 millions de femmes seules ont un revenu annuel inférieur à 1 500 dollars. (*Industrial Worker*.)

— Le Libertarian Book Club de New York vient d'éditer une version anglaise de « L'Unique et sa Propriété » de Max Stirner. Traduit par Steven T. Byington, préfacé par James J. Martin, 366 pages, 1 dollar 95.

LA sympathique troupe du Lycée Louis-le-Grand vient, une fois de plus, de dresser ses tréteaux dans la crypte de cet établissement aménagé à cet effet.

Cette année, c'était Lope de Vega sur lequel Patrice Chereau, le metteur en scène, avait fixé son choix.

« Fuente-Ovejuna » comme la plupart des pièces de son auteur, débordent de situations et de sentiments depuis ceux, les plus permanents de la révolte et de la dignité humaine, jusqu'aux préjugés qui couchent les paysans devant leur tyran par respect de Dieu et du Roi.

Au milieu de cet agenouillement d'esclaves, des cris traversent la pièce comme des éclairs, telle cette phrase de Laurence :

« Inutile d'avoir un chef... où se trouve mon courage, il n'est pas besoin de héros. »

De la distribution, émergent Anna Fisseroya et Jean-Pierre Vincent dans

les rôles d'Isabelle et Fernand, reine et roi de la très Inquisitoriale Espagne, et qui dominent le reste de la troupe de très loin, après eux Philippe Rondet, Christian Dibié et Jérôme Deschamps composent heureusement le premier un soldat, le second un juge, et le troisième un paysan, François Dunoyer a de beaux passages, et Jocelyne Nain, mieux dirigée, nous montrerait une nature.

Cependant, un élément nouveau venait, cette année, corser les représentations : à la suite de celles-ci, avait lieu un colloque plein de franchise entre les animateurs du spectacle et ceux des auditeurs qui désiraient y participer.

La critique générale fut le reproche d'une intensité vocale de l'interprétation, à laquelle l'intensité intérieure se trouvait sacrifiée.

Cela permettait à Patrice Chereau, le régisseur et metteur en scène de donner sa conception et le système

auquel il cédait : sacrifier la psychologie des personnages pour mieux mettre l'accent sur les situations.

Malheureusement, comme il le lui fut dit, les situations ne sont dues qu'à la psychologie de ceux qui les vivent, et dès lors que le spectateur ne se sent plus concerné par les hommes qu'on lui présente, comment le serait-il par ce qu'il leur advient ?

J'ajouterais qu'en Art, comme ailleurs, les systèmes sont toujours dangereux et illusoire, celui qui, dans le domaine du théâtre veut se passionner pour des classes d'individus sans en dégager ceux qui les composent, est semblable au théoricien qui veut s'exalter à la poursuite du bonheur de l'humanité en oubliant qu'il existe des hommes et qu'elle est faite de ceux-ci.

Méfions-nous des schématisations comme des entités.

Pour leur excuse (et avec une grande modestie) les acteurs ont in-

voqué leur jeunesse et leur inexpérience, mais en vérité, de tout cela, le « système » dont il est, plus haut, parlé, n'est-il pas en partie responsable ?

Les défauts dont ils font montre sont plus des défauts de jeunesse que de jeunesse, et leur manque de spontanéité, la gratuité de certains éclats de voix ne viennent-ils pas d'une conception qui veut déshumaniser l'œuvre, l'axer dans une direction et la priver de sa vivifiante liberté.

Le Théâtre, comme toutes les manifestations humaines, ne saurait se séparer de l'homme et n'est-ce pas un rêve maladif de cérébral, que d'en vouloir faire un Art hors de la Vie !

J'espère pour tous, et plus particulièrement pour les vaillants et sympathiques animateurs du Lycée Louis-le-Grand que ce dialogue entrepris aura ses prolongements et ses résultats.

HEMEL.

CINÉMA

"Zorba le Grec"

ou comment apprendre à vivre

BEAUCOUP de lecteurs du « Monde Libertaire » ont découvert dans le roman de Nikos Kazantzakis et ils seront d'accord avec moi pour dire que ce livre est d'une grande qualité. Certains parmi nos lecteurs vont aller voir ce film qui a été tiré du roman et vont sortir déçus du cinéma parce qu'ils n'auront pas retrouvé la reproduction intégrale de l'œuvre. Si dans un livre le lecteur peut revenir en arrière ou s'arrêter sur un passage qui l'intéresse particulièrement, il en a la possibilité ; dans un film, c'est différent et seul le talent du réalisateur doit imposer un digest de l'œuvre choisie. Cette précision devait être apportée. Cela, Michel Cacoyannis l'a bien réussi en tirant du livre l'essentiel pour en faire un film à recommander.

Dans un décor pauvre à l'image des paysages de Grèce et des pays méditerranéens, les habitants d'un village de l'île de Crète vivent avec quelques siècles de retard sous l'emprise de la religion bête et méchante.

Deux hommes, unis par une récente amitié, débarquent dans l'île et vont avoir de sombres histoires mélodramatiques avec une Française typique, à l'esprit « guerre de 14-18 » (à ne pas confondre avec l'esprit de la chanson de Brassens) et une belle et jeune veuve grecque, qui ne pourra jamais rivaliser, contre son gré, avec la « Veuve joyeuse » car la tradition locale l'interdit. L'un de nos héros, est un jeune gentleman anglais à l'allure et à l'esprit un peu « constipés » ; c'est le reflet même d'une

jeunesse trop bien éduquée dans les normes bourgeoises et qui va découvrir dans ce pays une tout autre vie (bien différente). L'autre héros, Zorba, est un être très simple, rude, mais livré à une grande joie de vivre. En face des problèmes communs qui vont les toucher, Zorba va révolutionner notre jeune Anglais de bonne famille en lui enseignant une sagesse digne des plus anciens philosophes grecs, Zorba nous apprend à vivre en dominant ce qui pourrait nous effondrer.

Anthony Quinn n'aura pas besoin de recevoir l'Oscar qui lui est promis pour nous prouver qu'il est un grand acteur. Avec son visage affreux et sa carrure de bipède dégénéré il rivalise avec les Don Juan aux guitares électriques mais les domine par son talent. On ne peut faire qu'un reproche au « Quasimodo » de la « Strada », c'est de trop bien jouer par rapport à Alan Bates qui interprète timidement le rôle du jeune Anglais et par rapport à Irène Pappas que l'on voit trop peu pour pouvoir la juger.

« Zorba le Grec » va devoir affronter les critiques qui se font les défenseurs d'une soi-disant civilisation ancienne aux mœurs inhumaines comme c'est le cas à Madrid et à Athènes. Zorba vous donne envie de crier « Vive la liberté ! » et à travers le film de Michel Cacoyannis, on a envie de se révolter contre la misérable condition de vie qui est imposée aux hommes de ces pays.

Michel M.-L.

TÉLÉVISION

Par les lucarnes élyséennes

ACTUALITES

Que sont devenus tante Nicole et ses comparses ? Que sont devenus tous ces personnages si bien informés que le Pipelet de service interrogea pour nous devant la caméra ? Serait-ce à dire que ça ne tourne pas rond, qu'il y a eu erreur d'emballage ? Nous, on aimerait bien savoir ! La Présidente de la ligue contre le cancer a avoué, avec une naïveté touchante, que la principale ressource du Centre de Recherches était bien la quête publique ; elle lança même des chiffres... Moi, si je l'avais pu, c'est toute la quincallerie du grand Charles que j'aurais foutu dans le tronc.

NOS FEUILLETONS

Toujours aussi niais, toujours aussi semblables, toujours jouant faux, Thierry et Robin, chacun par un côté différent de la lorgnette, continuent à se vautrer dans l'invraisemblance historique. Le plus pâle figurant de ces inepties est devenu pour nous une connaissance, presque un ami... Bien entendu, nous ignorons son nom, mais nous n'en admirons pas moins la constance et la résignation que ce pauvre type met à mourir dix fois dans le même combat.

...Quant au Saint, malgré filles en liesse et dollars en liasses, il continue

à traverser horizons et champs de tir sans le moindre faux pli à sa liquette, sans un seul cheveu de sa tête en état de rébellion...

O merveilleuse technique !

THEATRE

Au cours de ce mois, la pauvreté de notre théâtre télévisé a été grande. Aussi, c'est avec plaisir que nous avons assisté à la transmission en direct du « 3^e Témoin ». La mise en scène était quelque chose de nouveau, de présent. L'interprétation, excellente, se diluait dans un texte, tout à la fois, goguenard, satyrique et plein d'esprit. Raymond Souplex, dans cette comédie néo-policrière, surpassa le stade des cinq dernières minutes. Dommage qu'il ne nous soit pas donné de le voir plus souvent sur le petit écran... Mais, ô laides équilibres ! n'avons-nous pas toujours Robert Manuel qui se prend maintenant pour un soleil !

DISCO RADIO-TELE

Paris-Inter le 12-3-1965, 16 heures :

... « Il est seize heures, un peu plus passées... ». Après la réforme « orthographique »... l'avant-garde du « fonétique ! ».

Jean EMERY.

LE "NOUVEAU" NOUVEAU ROMAN AMÉRICAIN

DANS notre numéro de mai 1962, Maurice Joyeux faisait le bilan de ce qu'on a appelé le nouveau roman américain. Il s'agissait de la génération d'écrivains qui s'engageront dans une voie nouvelle, celle du style à la première personne, celle de la non-explication des motifs qui poussent les personnages à agir. Sur ce terrain, le défrichage fut accompli, d'une part, par le biais du roman policier (Raymond Chandler et surtout Dashiell Hammett), et sur le plan romanesque par Faulkner, certainement le plus proche de Joyce, Steinbeck, Caldwell, Hemingway, Horace Mac Coy.

Méconnu à tort en France, Mac Coy est l'auteur de quelques romans « série noire » engagés, mettant, entre autres, l'accent sur la corruption politique dans les petites villes des Etats-Unis. Mais ses deux meilleurs livres sont « J'aurais dû rester chez nous », qui traite, dans une langue d'une grande efficacité, de la misère morale et physique de ceux qui se sont laissés attirer par le mirage de Hollywood, et surtout « On achève bien les chevaux ». Ce petit livre (n° 489 du Livre de poche) est un des plus puissants drames que la littérature américaine nous ait donnés depuis longtemps. Jamais un livre presque entièrement dialogué n'a contenu en si peu de pages une telle somme de désespoir humain. L'être perdu dans le monde atroce organisé par les autres êtres humains n'a aucune chance de s'en sortir, et l'angoissante réalité d'un monde de violence et d'incompréhension traverse le livre et trace, avec un apparent détachement, tout un monde de rapports ténus et de tendresse cachée.

Le roman américain actuel doit en partie son apparition en France au succès rencontré par les textes de Salinger édités par Laffont. Si les « Nouvelles » n'ont rien de particulièrement nouveau (seule la première, « Un jour rêvé pour le poisson-banane », possède une valeur certaine), son roman « L'attrape-cœurs » apparaît comme d'un ton exceptionnellement juste. L'univers de la seconde enfance, tant décrit par ailleurs, trouve ici dans le contexte de la langue américaine moderne, une réalité qu'on ne lui connaissait pas. Un jeune garçon, renvoyé de son collège, passe quelques jours seul dans une grande ville. Son univers intérieur, ses contacts avec ce qui pourrait être une liberté, mais n'est en fait que le « troc » d'un univers de pensionnaire pour celui d'un monde parallèle, est d'une âpreté incisive rare dans pareil thème.

Richard Yates, dont les « Onze histoires de solitude » parurent peu après, est décevant. Tout d'abord, le titre

donne aussitôt le propos de l'auteur, ce qui est une erreur détruisant tout l'ouvrage, la solitude dont il est question devant, au contraire, apparaître dans des actions sans rapport direct avec ce phénomène, alors que Yates « met en situation » ses personnages, laissant par trop prévoir ces « cas de solitude » prémédités.

Dans le domaine sociologique, le livre d'Oscar Lewis, « Les enfants de Sanchez », mérite une attention toute particulière. En effet, par le biais de l'étude clinique d'une famille misérable mexicaine, nous sont expliquées toute la vie et la mort des classes déshéritées. Lewis a vécu pendant des mois en contact avec Sanchez et ses enfants. Il a enregistré sur magnétophone, jour après jour, toutes les paroles, toutes les confessions, toutes les batailles familiales de ses cobayes. Malheureusement, il a transcrit littérairement ces confessions, ce qui dissimule peut-être les errements de gens peu habitués à parler d'eux-mêmes, et surtout la progression de leur confiance. Il eût été intéressant de voir comment et quand Sanchez s'est enfin livré et, cessant de répondre par oui ou par non aux questions du sociologue, commença à déverser ce torrent de textes et d'opinions qui apparaît dans le livre. Il est intéressant également de noter que le sentiment de révolte qui s'empare du lecteur naît justement de l'absence totale de révolte de Sanchez, qui continue à croire à la religion, à l'Etat, à la morale, aux institutions.

C'est dans ces auteurs, dans d'autres qui commencent à surgir, comme Alain Sillitoe, que l'on trouve l'embryon de la littérature américaine de demain, et pas chez des écrivains comme Durrell ou même Anaïs Nin, qui, malgré leurs qualités, restent attachés au traditionalisme.

On a beaucoup parlé des « Beatniks ». C'est à tort que l'on considère ces jeunes gens en colère comme les « yéyés » des U.S.A.

Parallèlement au « Pop-Art », cette peinture pseudo-naïve qui rejoint la publicité, les bandes dessinées et contient des œuvres parfois fulgurantes, émerge le chef de file des « beatniks », l'écrivain Jack Kerouac.

« Anarchiste au cœur pur », dit le dépliant publicitaire, Jack Kerouac est cela certainement, mais c'est aussi aujourd'hui le seul parmi les écrivains américains de la nouvelle génération traduits en France, à bouleverser toute la littérature qui l'a précédée.

En lisant « les Souterrains », on a l'impression d'un texte écrit d'une seule traite, pour ainsi dire sans respirer. Le livre donne également la sensation de ne pas avoir été

relu, de demeurer un éternel premier jet, tant les thèmes s'entrecroisent, les idées foisonnent, rarement exploitées jusqu'au bout. Curieusement, dans la tradition du roman américain, Kerouac est plus proche du Scott Fitzgerald et de son merveilleux roman « Gatsby » que de Joyce, bien que dans l'écriture, Kerouac semble plutôt influencé par l'auteur d'Ulysse.

On retrouve dans « Docteur Sax » le problème de l'adolescence traité par Salinger dans « L'Attrape-cœurs ». Mais ce qui, chez l'un, est condensé en quelques jours, avec une mise en situation prétexte qui met le jeune garçon en vase clos pour déboucher sur son univers, est au contraire étalé, chez Kerouac, tout au long d'un temps volontairement indéfini. On pourrait dire sur toute une vie.

Le « Docteur Sax » est un prodigieux amalgame de tout ce qui fait la vie d'un jeune garçon, sa vie extérieure et réelle, aussi bien que sa vie imaginaire. Nous assistons, pélemêle et sans explication ou enchaînement préalable, aux récits imbriqués les uns dans les autres de sa vie familiale, de ses jeux, de ses rêves, et de cette précieuse existence imaginaire que seuls les enfants se créent, l'univers du jeu, qui fait du gamin allant acheter le pain chez l'épicier d'en face un héros de feuilleton. Tous ces personnages par lesquels passent le garçon, l'Indien, le détective, le justicier, sont représentés ici par le Docteur Sax, mystérieux personnage auquel on prête une vie propre, puisque nous le voyons agir et vivre en dehors même de la pensée du jeune garçon.

Le panorama de la nouvelle littérature américaine serait incomplet si l'on oubliait un phénomène exclusivement de notre temps. Nous assistons en ce moment à la naissance de la littérature noire américaine. Jusqu'à présent, cette littérature n'était représentée que par Richard Wright. Mais il faut connaître maintenant des auteurs comme Chester Himes, le chanteur du Harlem de ses romans de la Série Noire, mais aussi l'auteur de « La croisade de Lee Gordon », traitant du Syndicalisme. James Baldwin fait également partie de la marée montante des Noirs. Nous reviendrons sur cette littérature lorsque de plus nombreux auteurs seront traduits.

Une nouvelle littérature est en train de naître. Il est dommage que certains doivent attendre vingt ans au moins, c'est-à-dire le temps où cette littérature sera devenue « classique », pour la connaître.

Jean ROLLIN.

LA PRESSE FRIVOLE

« Ces fils-à-papa qui se conduisent comme des gangsters... »

« L'Humanité », 6-3-65.

Nous avons montré, le mois dernier, comment « Aux Ecoutes » et « Point de Vue », rendent compte des beuveries mondaines organisées par ces messieurs-dames « de bonnes familles », ces gens « bien ».

Il ne faudrait pas croire pour autant que la presse quotidienne échappe à ce genre d'aberration. Au contraire ! Pour certains organes de la bourgeoisie, une rubrique telle que le « carnet du jour » est indispensable. A tel point que si l'on peut dire qu'à Londres « The Times » et qu'à Paris « Le Monde » sont des « institutions », on peut dire aussi qu'en France le Carnet du Jour du « Figaro » est, à lui seul, une « institution ».

Progéniture annuelle et deuil compassé

Bien des lecteurs du « Figaro » commencent leur journal par le car-

net. Au bas des pages 2 et 3, ils sont sûrs de trouver les naissances, les fiançailles, les mariages et les deuils des gens de leur « milieu ». Il ne faut pas mélanger les genres : le mauvais genre et le genre noble. Les sordides tragédies familiales et les vulgaires règlements de comptes n'ont droit qu'aux « faits divers ». Seuls, les enfants légitimes et les morts tranquilles ont droit au carnet du jour.

Ironie : le « Figaro » précise bien, sous le titre de son carnet : « reproduction interdite ». Tout le monde sait pourtant avec quelle vivacité les « grandes familles » prolifèrent et nul n'est surpris d'apprendre une fois l'an une naissance chez les X ou chez les de Z...

Sous le titre « Le Monde et la Ville », le quotidien vespéral « Paris-press », s'efforce de concurrencer le carnet du « Figaro ». Il ajoute aux quelques annonces classiques qu'il parvient à obtenir, une photo de mariage « parisien » ou d'exposition, et des avis de cocktails payés par des assoiffés de célébrité.

Potins et putains

La presse quotidienne a trouvé une autre façon de faire de la publicité aux gens de la « haute société ». Des informateurs spécialisés ont réussi (après un itinéraire qui serait prodigieusement intéressant à suivre), à s'implanter dans les feuilles les plus diffusées. A « France-Soir », la « commère » Carmen Tessier (aujourd'hui épouse de l'ancien préfet de police Dubois), dirige une équipe de « potineurs ». A « L'Aurore », Raphaël Valensi signe « Un œil à la fenêtre ». Pierre Rey dirige la page d'indiscrétions de « Paris-Jour ». A « Paris-press » une équipe a remplacé J.F. Devay, qui a monté l'hebdomadaire « Minute » pour son propre compte. Au « Figaro » une page « parisienne » permet à Philippe Bouvard, Huguette Debaisieux et Francine Savard, de se partager les têtes de turcs. Il faudrait parler aussi de l'indécence parade que constitue la cérémonie initiatique annuelle du Bal des Debs (en français : débutantes). Mais l'actualité nous procure un tout autre sujet.

avait 24 heures d'avance). Pourquoi donc le « Figaro », seul de toute la presse, écrit-il Descognet au lieu de « des Cognets » ?

Et puis, l'affaire est vite oubliée... Le lundi, on n'en parle plus, mais plus du tout, plus un mot. N'est-ce pas curieux ? Le samedi, on nous a dit qu'inculpés de coups et blessures volontaires, Bertrand des Cognets et Richard Bordeaux-Groult, 23 ans l'un et l'autre, avaient été écroués. C'est tout.

Seul, « le Canard Enchaîné », daté du 10 mars, a le courage d'intituler un mince entrefilet : « Justice au pifomètre » :

« Bordeaux-Groult, l'un des fils-à-papa... faisant partie de l'entourage « immédiat de Froment-Meurice, directeur de la Banque de Rothschild, « on peut espérer que son avocat sera « assez adroit pour obtenir le maximum de circonstances atténuantes « ou, mieux, sa mise en liberté provisoire... »

Là-dessus, l'ineffable chroniqueur mondain d'« Aux Ecoutes » (11 mars) consacre le premier compte rendu de sa « tenue de ville... tenue de soirée » à une réception de Mme Pierre Bordeaux-Groult « en son hôtel » pour sa fille Victoria Mortimer (sic). On nous parle de quatre orchestres, des peintures, des tapisseries et du jardin, de la princesse Hélène de Polignac, de Chantal Boucheron, de Claire de Gramont et de Réale (pas moins) Huntziger. « Un dernier carré, fort nombreux, ne quitta Victoria qu'à l'heure du petit déjeuner ». (L...)

Dans les autres pages du même numéro d'« Aux Ecoutes », on cherche vainement la moindre information sur le jeune Richard Bordeaux-Groult.

Enfin (et il s'agit encore là d'une de nos découvertes) pour les élections municipales du 14 mars, à Paris 2^e secteur (5^e et 6^e arrondissements), nous avons relevé, 2^e liste « Action municipale et sociale, rigoureusement apolitique » : Pierre des Cognets, administrateur de sociétés. Le 14 mars, cette liste a pu réunir 2971 suffrages. Le jeune Bertrand des Cognets aura-t-il autant de chance ?

Jean CLAUDE.

Du carnet du jour aux faits divers

L'incident a lieu le vendredi 5 mars 1965, vers une heure du matin, à Saint-Germain-des-Prés. Deux jeunes oisifs « du meilleur monde » s'en prennent à un chauffeur de taxi. Banalement querelle d'automobilistes, une de plus, a-t-on envie de dire. Mais, à deux contre un, la querelle ressemble vite à une agression. Alors, un passant s'interpose. Les voyous reculent. Chacun se relâche. C'est le moment que choisit l'un des deux blousons dorés pour remonter dans sa voiture et foncer sur le passant gêneur.

Les faits sont connus. Mais la presse n'a pas tout dit. Loin de là !

Le vendredi matin 5, seule la dernière édition du « Figaro » relate (d'ailleurs très incomplètement), l'agression nocturne. Le premier récit et les photos ne paraissent que dans les journaux du soir (datés du 6). Le samedi, la presse du matin s'empare à son tour de l'affaire. Elle a eu le temps de découvrir des éléments nouveaux, surtout le « Figaro », qui

★
Maurice FANON, notre camarade, viendra interpréter ses dernières œuvres au gala du Groupe Louise Michel, mardi 30 mars à 20 h 45 (Vaudeville ex-Européen).
★



LE LIVRE DU MOIS par Maurice Joyeux



REFLEXIONS SUR L'ANARCHISME

par Maurice Fayolle
Editions Publico

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié la brillante série d'articles que notre camarade Maurice Fayolle donna à notre journal il y a quelques années. Reliés et édités par notre librairie Publico, ces articles, revus et réarticulés par l'auteur, forment un livre que chacun d'entre nous doit méditer.

Fayolle a d'abord résolument écarté de son propos toute une phraséologie qui confère à notre mouvement un caractère ésotérique. Sa phrase est claire, débarrassée de cette surabondance d'adjectifs qui, sous prétexte de nuances, gonfle jusqu'à le faire craquer le style de nos modernes philosophes. Fayolle n'écrit pas pour l'Institut, ni pour le dictionnaire analogique, mais pour des hommes qui veulent qu'on leur explique clairement ce qu'est l'Anarchie pour des militants qui voudraient bien voir un peu plus clair dans leurs contradictions.

Dans la première partie de son ouvrage, Fayolle pose le problème de l'organisation de l'anarchisme révolutionnaire et, séparant judicieusement les genres sans d'ailleurs porter de jugement de valeur, il définit très nettement les servitudes et les limites de ce que doit être cette organisation. Lorsqu'il s'écrie : « ...ou l'anarchisme est attitude et alors l'organisation est inutile ou l'anarchisme est révolutionnaire et alors la logique veut qu'il s'organise en acceptant et en limitant les risques... », alors il a profondément raison et j'ajouterais même à son propos que tout choix étant un choix entre des inconvénients, il convient de choisir le mouvement et seul l'anarchisme révolutionnaire est mouvement !

Les limites de l'organisation, c'est le fédéralisme dont Fayolle prend la définition dans Proudhon comme il prendra dans le même auteur le principe du contrat qu'il oppose au centralisme et à l'étatisme.

Enfin, après quelques réflexions pertinentes sur la philosophie anarchiste, l'auteur, dans un dernier et saisissant chapitre « le Messianisme », fait un parallèle entre le Christianisme et le Marxisme. Certains de nos jeunes amis partisans comme Fayolle et comme moi-même, de l'organisation feraient bien de le relire afin d'éviter de confondre organisation et centralisme démocratique.

Ce livre vient à son heure. Il sera utile au lecteur c'est certain, mais plus utile encore à nos militants. Comme vous tous, j'avais suivi les articles de Fayolle. Mais reprendre d'un seul trait et sans rupture, le cheminement logique de sa pensée eût mieux fait comprendre à quel point je pouvais être d'accord avec lui.

DE L'ETAT SOCIALISTE

(Julliard, éditeur)

Je pense qu'il n'est pas mauvais de parler et mieux de lire le livre de Jean Dru après celui de notre camarade Fayolle dont j'ai parlé plus haut. Entre les deux ouvrages, le contraste est saisissant.

Jean Dru est sorti du Parti depuis quelques années. Son propos est très différent de celui de la nouvelle vague des oppositionnels, chinoise ou italienne. On peut dire que sa charrette fut la dernière charrette traditionnelle où grimpèrent des opposants qui avaient des idées, alors que les « Chinois et les Italiens » ont surtout des appétits. Jean Dru condamne Staline, même s'il nous laisse penser que celui-ci fut un mal nécessaire et que seul le caractère du personnage dramati-

saît une période intermédiaire qui était inéluctable. Enfin l'auteur essaie de dégager quelques principes « démocratiques » propres à « humaniser » la société russe moderne. On trouve de bonnes pages sur ce que devrait être une révolution victorieuse, pour limiter le « césarisme socialiste ». L'auteur va même, lui aussi, jusqu'à se poser des problèmes au sujet de la dictature du prolétariat. Mais, il faut le dire, tout cela est écrasé par une phraséologie marxiste qui se veut scientifique et prophétique. Jean Dru n'a pas compris et ses amis ne comprendront pas, pas plus d'ailleurs que leurs prédécesseurs trotskistes ou oppositionnels ne l'avaient compris avant eux, que le mal n'est pas seulement dans Staline, mais dans le Lénine de « Que faire » et de la « Maladie infantile » à laquelle ils se raccrochent désespérément ; que le mal est dans Marx lui-même, qui, en imposant à l'avenir un schéma que les hommes devront remettre en question créait le « Messianisme marxiste » et que celui-ci engendrerait des apôtres qui pour imposer une loi qui se dérobe auraient recours au bourreau.

Jamais je n'ai si bien compris qu'en lisant ce livre, la nécessité de délimiter très clairement notre action de toute action marxiste quelle que soit la sincérité et la valeur des hommes qui nous la proposent. Il suffit de lire le livre de Fayolle et celui de Dru pour savoir que le choix des hommes se fera entre leurs deux façons de voir et que pour que le choix soit possible, il faut que la démarcation soit sans équivoque.

ADOLF HITLER

de Pierre et René Gosset
(Julliard, éditeur)

Ce troisième tome de l'œuvre de Pierre et René Gosset me fait regretter de ne pas avoir eu les deux premiers volumes. Les auteurs, historiens probes, nous ont donné sur l'Amérique, l'Asie et l'Afrique une série d'ouvrages qui font autorité. Les Gosset ont su conserver à leur livre sur Hitler le caractère du suspense et

nous assistons aux initiatives qui aboutissent au coup de Prague, à l'écrasement de la Pologne, à l'invasion des Ardennes, à la guerre avec la Russie et cela jusqu'à l'effondrement. Mais au côté de l'Hitler dictateur, on voit l'Hitler petit bourgeois, dans la vie intime, parmi ses familiers qui le flattent, sa maîtresse et les grands personnages qu'il insulte.

Les dernières pages de ce livre dramatique nous montrent le fauve vaincu dans sa tanière qui croule sous les bombes. Il y a là quelques pages d'une force et d'une densité inoubliables.

COLLECTION POPULAIRE

LE GRAND TROUPEAU, de Jean Giono (L.P.). Ce livre, qui est à la fois un livre de guerre et un livre de l'arrière du front, est très représentatif de la première manière de Giono 1848, de Georges Duveau (Idées). Narration honnête des journées révolutionnaires de 1848. L'étude psychologique et philosophique de ce que l'auteur appelle les idéologues est médiocre et peu digne de cette collection sérieuse.

LES COSAQUES, de Tolstoï (L.P.). Bien mieux que ces grandes « machines » j'ai goûté ce livre du grand écrivain qui, avec une sobriété rare chez lui, nous conte une histoire d'amour et de bataille qui se lit d'une traite.

EUGENIE GRANDET, de Balzac (L.P.). Voici un nouvel exemple d'un livre majeur d'un grand écrivain, qui nous dispense d'en lire du même auteur qui sont d'un agrément moins évident.

QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE, de J.-P. Sartre (L.P.). Même si l'on ne partage pas toutes les vues de l'auteur, ce livre a au moins le mérite de poser clairement le problème de la littérature engagée et celui de l'art pour l'art. Mais, à côté de ces deux formes d'expressions proposées au militant révolutionnaire, il en est une troisième, celle définie par Trotsky, et qui a mon agrément.

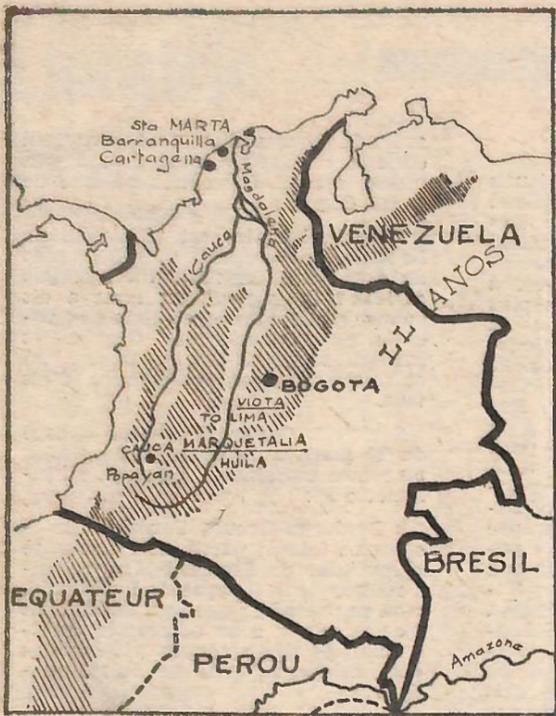
ASCENSEUR POUR L'ECHAFAUD, par Noël Calef (L.P.). Ce roman policier devait à son temps renouveler un genre qui en France se languissait. Il est encore très agréable à lire.

THEATRE, de Corneille (L.P.). Ce volume de l'œuvre complète de Corneille contient toutes les pièces dites mineures et dont certaines, comme « Le Menteur » et « La place Royale », sont fort agréables à lire. La préface de Robert Brasillach, qui délimite l'apport de la force espagnole dans l'œuvre satyrique du poète, est extrêmement intéressante.

Le directeur de la publication,
Maurice Laisant.



Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2^e)



UNE EXPÉRIENCE COLLECTIVISTE EN COLOMBIE

« human seed
for freedom's birth »
Langston HUGHES.

L'AUTODÉFENSE PAYSANNE

par Gui SÉGUR

Depuis l'insurrection des « comuneros » (1871), la Colombie a connu bien des soulèvements, au cours desquels le peuple tenta de prendre en main sa destinée, mais chacun de ses mouvements fut réprimé dans le sang. Chaque fois, la bourgeoisie gouvernante s'allia avec la puissance dominante : la couronne espagnole hier, les intérêts nord-américains aujourd'hui. Cette minorité, descendante des grands propriétaires, représente environ 4 % de la population, et s'approprie plus de 40 % du revenu national. Dans ce pays d'économie rurale, 8 090 propriétaires fonciers (c'est-à-dire 0,3 % des propriétaires), contrôlent 11 164 000 021 hectares, soit 40,22 % des terres cultivables, dont ils n'exploitent d'ailleurs que 10 %. 1 200 000 petits exploitants, d'autre part, se partagent 6,38 % des terres cultivables.

Cette situation lamentable résulte, en grande partie, de la politique des conservateurs, après leur prise de pouvoir en 1946. A cette époque, et pendant les années qui suivirent, des milliers de familles paysannes furent expulsées de leurs terres, avec l'aide de la force armée. Ce sont ces groupes errants, auxquels se joignirent d'anciens guerilleros, qui se constituèrent en collectivités libres, dans les régions inhospitalières qu'ils entreprirent de mettre en valeur. Ces zones se caractérisent toutes par une tendance marquée à la gestion collective. En 1949, une première région libre est créée dans la zone de Viota, et les paysans en interdisent l'accès aux forces militaires. A Viota, la vie s'organise, toute la population participe à l'activité sociale et économique de la colonie. Le gouvernement et les grands propriétaires ne croient pas que cette expérience puisse réussir, aussi décident-ils de faire le silence sur l'initiative révolutionnaire des paysans colombiens. Mais, après quelques années, et devant le succès de la gestion populaire à Viota, le gouvernement réagit violemment, se sentant menacé dans sa raison même d'exister. L'armée, qui a reçu l'ordre d'anéantir Viota, est repoussée aux portes de la ville. Devant cet échec, le gouvernement fait citer le mouvement, dont les dirigeants sont arrêtés, devant un conseil de guerre, sous l'inculpation « d'association de criminels ».

Vers l'année 1951, la résistance armée s'étend dans toute la région occidentale du territoire colombien et affirme son caractère révolutionnaire. Ces paysans joueront un rôle important dans la chute de la dictature militaire, en 1957, mais, incapables d'exploiter cette première grande victoire, ils laisseront l'oligarchie au Pouvoir. Cependant, certains groupes refuseront de se soumettre au nouveau régime démocratique. Ils conserveront leurs armes et poursuivront l'offensive révolutionnaire. Sous leur impulsion, on assiste à la création de nombreuses « zones d'autodéfense des masses paysannes », et le nouveau gouvernement décide de mettre fin à l'expérience collectiviste qui gangrène son infailibilité. En 1962, le leader d'extrême-droite, Gómez Hurtado, parle pour la première fois des « républiques indépendantes » et du « démembrement du territoire national », vieux refrain patriotique que tous les gouvernements du monde ont chanté.

Le plan militaire et l'échec économique

L'armée colombienne retrouve alors sa suprématie et les U.S.A. décident de l'équiper et de l'entraîner pour la guérilla. Le plan « Lazo » a pour objectif d'empêcher que l'exemple des centres d'autogestion paysanne ne fasse tache d'huile et de précipiter l'organisation révolutionnaire dans la guerre pour la démanteler.

L'état-major colombien préconise « la guerre civile obligatoire », et non seulement pour la Colombie, mais aussi pour tous les pays du monde. Ruiz Novoa déclare : « La guerre de l'avenir sera la guerre de guerillas... Tous les pays du monde en seront le théâtre, foyers indépendants de cette éruption permanente, produite par les conflits de Pouvoir, quelquefois ce sera le communisme qui essaiera de s'en emparer au moyen de la subversion, et d'autres fois, il devra faire front aux guerillas qui essaieront de récupérer pour l'Occident le terrain perdu. » Les conceptions guerrières de ce général colombien rejoignent les élucubrations prophétiques du chef de l'Etat Français qui a déjà remanié les structures existantes et surannées, pour découper la France en petites zones de guerillas.

La soumission de l'armée colombienne aux « conseillers techniques » nord-américains est complète ; Washington, qui connaît l'enjeu de ce combat, n'hésite pas à placer la Colombie tout de suite après le Vietnam, comme objectif d'intervention. Le gouvernement de Valencia a donné priorité absolue au budget militaire. Ainsi, 40 % du budget national sont consacrés aux dépenses militaires, alors que les instituteurs n'ont pas été payés depuis plusieurs mois.

Le « Plan Decenal de Desarrollo » (plan de développement), institué dans le cadre de « l'Alliance pour le Progrès », dérive vers un échec retentissant. Cette information n'émane pas des secteurs progressistes, opposés au président Guillermo León Valencia, mais de la puissante « Asociación Nacional de Industriales » (ANDI) qui groupe la fine fleur de la bourgeoisie réactionnaire de Colombie.

La cote globale des investissements atteint à peine 40 % de la somme nécessaire pour résoudre le problème du chômage. Le plan de développement prévoyait une augmentation de 24 % du produit national brut, durant les quatre années 1960-64, alors que 18 % ont été enregistrés réellement. La production agricole qui devait augmenter de 17 % pendant la période considérée, diminua de 5 %. Voilà le désastreux bilan d'une économie épuisée par la guerre, voilà le véritable visage de l'Etat. En 1963, les « dépenses de fonctionnement » de l'Etat s'élevaient à 170 millions de pesos (un dollar = dix pesos), en 1964, elles atteignaient 300 millions de pesos. Le désastre du plan de développement est dû, selon les industriels colombiens, à l'hypertrophie du budget officiel de l'Armée, de la police et de l'appareil bureaucratique. Mais il existe d'autres causes

fondamentales dont la ANDI ne fait pas état, car la dépendance des industriels colombiens envers les USA est de plus en plus étroite. Il s'agit du paiement des intérêts de la dette extérieure, et des structures monopolistiques qui affectent de nombreux secteurs de l'économie, chaque jour, liée plus étroitement au capital nord-américain. Et ceci est le fond de la crise qui agite le pays.

L'intime complicité qui préside aux relations entre les deux gouvernements américains, a amené les Etats-Unis, voici quelques semaines, à solliciter la participation de la Colombie dans la guerre du Vietnam. Fernando Gómez Martínez, ministre des Affaires étrangères du gouvernement Valencia a déclaré que son gouvernement étudiait la demande nord-américaine. Washington possède des arguments décisifs pour convaincre ses alliés. C'est dans ce contexte que fut entreprise la vaste opération d'anéantissement des centres d'autogestion paysanne dont l'organisation économique et humaine, après des années d'intelligent labeur, pouvait servir d'exemple à tous les hommes, en leur montrant la criminelle inutilité de l'Etat et le véritable chemin de l'émancipation libératrice.

L'assaut contre Marquetalia

La destruction de Marquetalia fut décidée après la visite de la « Commission du Pentagone » à Bogotá. Cette mission nord-américaine, conduite par le général John Wood, procéda en particulier à l'échange d'une douzaine de vieux avions F.80 contre des appareils plus modernes, ceux-là mêmes qui attaqueront Marquetalia. Cette collectivité paysanne ne sera pas la seule à subir les assauts des militaires qui mènent l'offensive contre les quatre fronts de guérilla qui existent dans le pays.

Le territoire révolutionnaire de Marquetalia s'étend sur 5 000 km², dans la Cordillère Centrale des Andes, entre les départements de Tolima, Huila, Cauca et Valle. Les paysans racontent que le nom de Marquetalia fut donné à cette région par Jacobo Prias Acape, lorsque des dizaines de guerilleros se réunirent, après l'armistice de 1953, pour fixer leurs vies errantes. Jusqu'à l'intervention gouvernementale, cette zone était une région tranquille, où des paysans laborieux travaillaient à l'édification d'une vie plus libre et plus vraie. La collectivité gérait les terres, le bétail et les récoltes étaient vendus sur les marchés de la région. Il était procédé de même par les membres de la collectivité agraire de Rio Chiquito qui écoulèrent leurs marchandises sur les marchés proches de Pacarny, Natga, La Plata et Neiva. Mais, ces terres étaient depuis longtemps visées par les gros propriétaires fonciers. En 1962, les paysans avaient fait échouer une première tentative de répression militaire. Depuis cette date, la surface contrôlée par l'organisation révolutionnaire avait doublé et le nombre de paysans adhérents avait triplé.

En 1963, le gouvernement intensifia l'offensive militaire. Cette année-là Ricardo Otero, un étudiant qui avait rejoint les paysans révolutionnaires, devait trouver la mort. Otero avait contribué à organiser les collectivités paysannes de Tubara, Juan Minas et Galapas. Peu avant sa mort, il écrivait à John Bernal, secrétaire du Conseil Mondial de la Paix : « Notre devoir est d'accélérer le mouvement de libération de notre peuple. Ce sera une contribution réaliste pour la paix ». Il tomba, les armes à la main, le 16 septembre 1963, en luttant avec ses compagnons contre deux bataillons de l'armée colombienne.

Au début de l'année 1964, les organisations ouvrières, étudiantes et paysannes de Colombie firent appel à leurs militants, afin qu'ils interviennent contre la grande offensive militaire qui se préparait dans la région de Marquetalia. A la même époque, le président Valencia annonçait : « 1964 sera l'année de l'extermination des républiques indépendantes ». Et l'assaut fut donné contre les paysans révolutionnaires. Deux syndicalistes paysans chevronnés, Manuel Marulanda Velez (dont le nom véritable est Pedro Antonio Marín) et Isaura Yosa organisèrent la résistance du réduit de Marquetalia.

Les opérations furent dirigées par le général U.S. John Wood, 16 000 soldats colombiens, au cours de quatre campagnes, participèrent aux assauts successifs contre la région insurgée. Simultanément, des avions U 2 de reconnaissance, des bombardiers, des avions de chasse à réaction et des hélicoptères, appartenant à l'U.S. Army traquèrent les paysans dans les montagnes. Ces opérations coûtèrent 17 millions de dollars aux Etats-Unis, somme à laquelle vint s'ajouter un prêt de 500 000 dollars, consenti par la B.I.D. (Banque Internationale américaine de Développement).

Dans ces contrées, l'armée assassina en masse des familles de paysans, détruisit les récoltes et les écoles, enferma les survivants dans les camps de concentration des départements de Huila et de Tolima, où furent parqués des centaines de paysans. « L'Opération Marquetalia » débuta réellement à la fin du mois de mai 1964, lorsque l'armée pénétra dans les nombreux villages de Marquetalia. Au cours d'un bombardement, effectué le 14 juin 1964, dix-huit enfants périrent. Cependant, et malgré l'aide yankee, les troupes gouvernementales ne parvinrent pas à encercler les paysans révolutionnaires qui se réfugièrent dans d'inaccessibles contrées. La tête de Manuel Marulanda fut mise à prix 50 000 pesos. Au mois de septembre 1964, le nombre des victimes de la répression à Marquetalia dépassait 200.

Les révolutionnaires Isaias Pardo, Isaura Yosa, Jesús Medina, Jaime Amaya et M. Marulanda ont décidé de fonder un front unique pour le triomphe de la révolution. En août 1964, plus de 30 engagements ont opposé les paysans révolutionnaires et l'armée.

Dans le département de Huila, 70 % des écoles ont été rasées ou transformées en casernements. Les prisons regorgent des paysans faits prisonniers sur les territoires des collectivités agraires. Une commission parlementaire qui a visité la prison de Neiva rapporte que de nombreux paysans ont été atrocement torturés (yeux brûlés par des cigarettes, oreilles coupées, etc.). Voici ce martyrologe de la liberté :

Telmo Avilés, Angel Alberto Pineda, Juan Isidro Guzman, Anelmo Cortés, José Noel López, Arnubio Pinilla, Marco Tulio Cabiedes, Cipriano Alvarez, Heliberto Quintero, Juan Visaquillo Murcia, Hernán Chala, Leonel Diaz Yepes, Clementina Cruz, Polidoro Suárez, Campo Elias González, Segundo Lozada, Marco Tique Capera, Luis Eduardo Rojas, Luis Eduardo Quimbaya, Luis Rodolfo Vega, Uldarico Gaviria, Miguel A. Rueda, Aciscio Carvajal Molano, José Guilombo et Braulio Hernández Montoya.

Malgré la répression, malgré les manœuvres du Parti Communiste, appuyé par Castro, la lutte des paysans pour sauvegarder leurs organisations révolutionnaires s'intensifie, et l'armée ne trouve plus devant elle que les ruines désertées des collectivités. Marquetalia, cette communauté de villages fondés par les guerilleros libertaires reste le cœur de la résistance. Et l'on entend toujours dans les montagnes, le vieux hymne des révolutionnaires colombiens :

« ... Soy soldado de los guerrilleros,
que conquistan un mundo mejor... »